

11 JUIN 1984

P₂ I P₁

0397-488 X

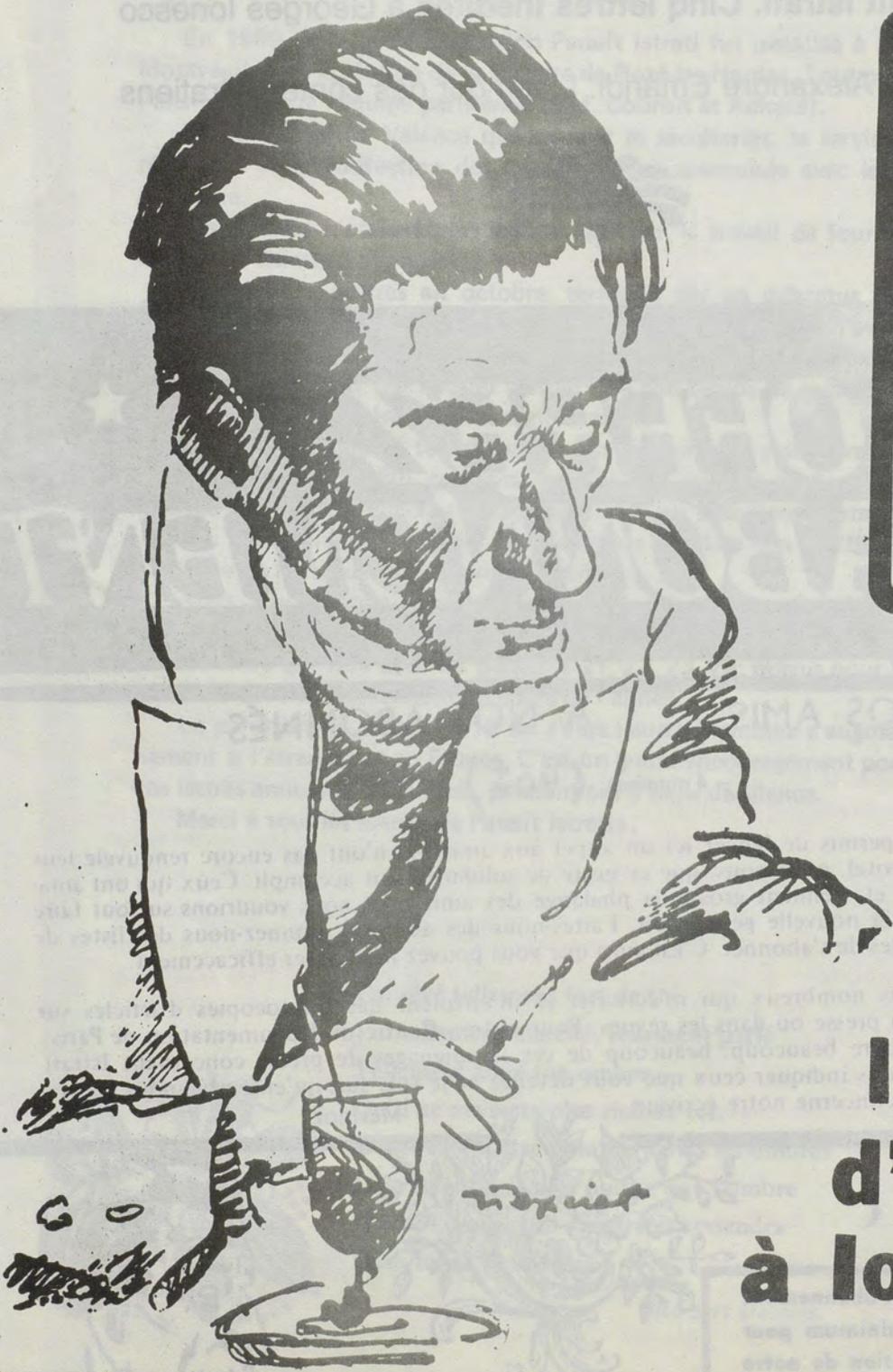


CAHIERS DES AMIS DE PANAÏ ISTRATI

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

19

SEPTEMBRE 1980



ISTRATI

RENCONTI

ROMAIN
ROLLAND



INEDIT

lettres d'Istrati à Ionesco

LES AMIS DE PANAI ISTRATI
48, rue du Dr-Sauvy
06100 Valbonne. Tél. 48.28.02

20 F.

SOMMAIRE N° 19

SEPTEMBRE 1980

- Page 1 - **M. MERMOZ**. Lettre aux Amis
Page 2 - **Alexandre TALEX**. Adieu à Odette COLLONGEAT
Page 3 - **Georges BRANDÈS**. Lettre inédite à P. Istrati (1.8.25)
Page 4 - **M. MERMOZ**. La grande rencontre avec R. Rolland
Page 6 - **Panaït Istrati**. Cinq lettres inédites à Georges Ionesco
Page 38 - Échos
Page 40 - **Barbu Alexandre Emandi**. L'humour des contes istratiens



OFFREZ UN ABONNEMENT

A NOS AMIS, A NOS ABONNÉS

- 4 numéros (40^f)

Qu'il me soit permis de lancer ici un appel aux amis qui n'ont pas encore renouvelé leur abonnement. Il est vital, pour nous, que ce geste de solidarité soit accompli. Ceux qui ont aimé Parat se réveillent et viennent grossir la phalange des amis mais nous voudrions surtout faire connaître Istrati à la nouvelle génération. Faites-nous des abonnés, donnez-nous des listes de personnes susceptibles de s'abonner. C'est ainsi que vous pouvez nous aider efficacement.

Merci aux amis nombreux qui m'écrivent et m'envoient des photocopies d'articles sur Istrati, parus dans la presse ou dans les revues. Pour notre «Centre de Documentation de Paris» il nous manque encore beaucoup, beaucoup de ces témoignages de presse concernant Istrati. Écrivez-nous pour nous indiquer ceux que vous détenez et je suis sûr, qu'ensemble nous rassemblerons tout ce qui concerne notre écrivain.

Mermoz.

N.D.L.R. Le montant de l'abonnement est l'indicatif du chiffre minimum pour couvrir les frais de publication de notre revue. Chacun peut, s'il le désire, augmenter ce chiffre.



LETTRE AUX AMIS

Depuis avril, nos Cahiers n'ont pas paru. Je vous prie de m'en excuser bien vivement. Tous nos abonnés recevront bientôt les numéros 19 et 20 de 1980.

Pourtant, l'année avait bien commencé. Aidé par la solide équipe parisienne, animée par Henri Courbis, le 2ème Colloque international Panaït Istrati à la Sorbonne, fut un succès.

Puis l'inauguration de la plaque commémorative sur le No 24 de la rue du Colisée à Paris, fut l'aboutissement de quatre années de démarches administratives interminables.

En 1980, la Grande Exposition Panaït Istrati fut installée à la Bibliothèque de Montreuil, et à la Maison de la Culture de Rezé-les-Nantes. Tout cela grâce à l'amitié Panaït Istrati de l'équipe parisienne (MM. Courbis et Achard).

Notre équipe de Valence qui assurait le secrétariat, le service des Archives, la rédaction et la confection des Cahiers s'était amenuisée avec les changements de résidence.

Les Cahiers n'étaient plus assurés que par le travail de fourmi ouvrière de ma compagne Odette Collongeat.

Elle nous a quittés en octobre, terrassée par un infarctus à l'âge de 57 ans. Bien sûr, notre président, malade depuis le début de l'année n'avait plus la force ni l'élan nécessaire. Le No 18 fut préparé et tiré par Alexandre Talex.

Ce dernier avait bien voulu distraire de son temps de recherche à la Bibliothèque Nationale pour généreusement nous aider.

Et pourtant, que de textes avons-nous encore à faire paraître ! Ce No 19 (comptant pour l'année 1980) contient les 5 lettres inédites de Panaït Istrati à Georges Ionesco, lors de la première rencontre de l'Auteur avec Panaït Istrati.

Des textes importants du 1er Colloque de Nice (en 1978) et ceux du 2ème Colloque de Paris (de 1980) sont à paraître.

Nous faisons donc appel aux renouvellements des cotisations : 35 francs minimum. Nos abonnés de l'année 1980 recevront donc les numéros 19 et 20 et ceux de 1981. Ce qui fera avec les numéros 21, 22, 23, 24, prévus pour l'année 1981, six numéros qui s'échelonneront au cours de l'année.

La parution en poche 10/18 de «Vers l'autre Flamme» a augmenté notre rayonnement à l'étranger et en France. C'est un grand encouragement pour nous ainsi que vos lettres amicales, chers amis, pendant ces 8 mois de silence.

Merci à tous les «Amis de Panaït Istrati».

M. Mermoz.

«J'ai rêvé tellement fort de toi
J'ai tellement marché, tellement parlé
Tellement aimé ton ombre,
Qu'il ne me reste plus rien de toi.
Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres
D'être cent fois plus ombre que l'ombre
D'être l'ombre qui viendra et reviendra
Dans ta vie ensoleillée.»

Robert Desnos.



LE SOUVENIR DE ODETTE COLLONGEAT

Une lettre de Valence nous apportait, au début d'octobre, une nouvelle affreuse, incroyable : Odette Collongeat fauchée par un infarctus du myocarde.

« Trente-sept ans que nous étions ensemble — ajoute Marcel Mermoz dans sa lettre, — travail et cohabitation ... Le seul être qui est resté, sans défaillance, près de moi, dans mes combats ... ».

J'ai connu cette âme d'exception, ce cœur brave et modeste, tendre et dévoué, qui nous a aidé dans notre difficile travail pour Panaït Istrati. J'ai même vécu dans son entourage, ayant ainsi l'occasion pour me rendre compte de toutes ses qualités et réactions. Une bonne partie de mes séjours en France, je l'ai passée à Valence, dans son foyer, accueilli avec chaleur et amitié. Dans sa maison, j'ai connu quelques âmes d'élite, deshéritées ou vaincues et qui ont enrichi mon expérience de vie.

Je me souviens d'elle, avec nostalgie et reconnaissance. Sa présence active, dans le travail de notre Association, a été utile nous aidant à accomplir des tâches difficiles. Elle nous a accompagnés, au volant de sa voiture, dans les diverses manifestations istratiennes à travers la France, sans se ménager et toujours prête, en dépit des efforts imposés par son travail professionnel.

A Valréas et à Nice, à Paris et à Lyon, à Lille et sur la Côte d'Azur, Odette Collongeat a été à côté de nous, affectueuse et docile. Elle se réjouissait, parfois comme un enfant, charmée par tous ces exploits, inhabituels pour son existence. Par amour pour son mari, elle s'était créé un nouveau rythme d'activité qui lui apportait la découverte d'un monde inconnu, — le monde de fous tourmentés par ce désir vital d'approcher l'horizon des rêves à la lumière du jour.

Marcel Mermoz était présent dans tous les fibres de son être, qui l'accompagnait avec amour, dévouement et admiration dans toutes ses luttes, difficiles ou victorieuses. Je l'ai vue parfois charmée, parfois confuse et même effrayée, quand les dimensions de nos folies mettaient en alerte son équilibre — toujours craintive pour la santé de son compagnon de vie. Je ne puis pas oublier les jours agités de l'été passé, quand Mermoz était alité, gravement malade à l'hôpital. Tout ce temps-là, Odette Collongeat a été méconnaissable, avec la mort dans l'âme ...

Odette Collongeat a accompagné son mari, dans ses voyages en Roumanie, sur les traces de Panaït Istrati. Nous avons traversé, ensemble, le Baragan et puis à Braïla, nous avons communiqué partout où le Vagabond avait vécu, rêvé ou souffert. Elle a été charmée par le Danube, par les marais, par l'atmosphère cosmopolite du port, par le pittoresque des paysages.

Elle a été aimée chez nous, pour la lumière de son regard et la chaleur de sa parole ... Sa disparition prématurée endeuille les cœurs roumains, qui l'ont connue et aimée et qui lui garderont un éternel souvenir ...

« La vie est terrible — dit Nikos Kazantzaki dans l'un de ses livres, — et nous ne le sentons pas et nous la gaspillons en mesquineries misérables et c'est seulement lorsqu'une personne qui nous est chère meurt, que nous réalisons que nous cheminions au bord de l'abîme » ...

« L'unique consolation, concluait-il, est de serrer les rangs des amis et de continuer à marcher, la main dans la main, avec le cœur réchauffé par l'éternel souvenir de nos chers disparus ... ».



Alexandre Talex.

UNE LETTRE INÉDITE DE GEORG BRANDÈS A PANAIT ISTRATI

La revue roumaine mensuelle «Le XXème Siècle» a publié dans son numéro de septembre 1979, la seule lettre du grand critique danois à Panaït Istrati. Notre infatigable ami Alexandre Talex nous en a adressé le texte intégral.

Le nom de Georg Brandès est bien oublié aujourd'hui. Pourtant, le grand critique (1842 - 1927) exerça un véritable magistère des lettres européennes à l'époque. Influencé par Hegel, il devint progressivement partisan d'une littérature progressiste européenne. Il suscita au Danemark une école nationaliste. Il attira l'attention européenne sur les écrivains nordistes : J.P. Jacobsen-Ilsen, Kirkegound, Nietzsche, Bjornsin, Strindberg.

Vers la fin de sa vie, la pensée de Nietzsche lui revint comme une révélation essentielle.

Un si grand esprit ne pouvait qu'être frappé par le génie naissant de Panaït Istrati. Nous sommes heureux, grâce à Alexandre Talex, de pouvoir mettre cette lettre sous les yeux de nos lecteurs.

En septembre 1978, dans notre cahier n° 11, nous avons publié les lettres de Panaït Istrati à Georg Brandès. Dans ce même cahier, Alexandre Talex apporte des renseignements complémentaires concernant l'amitié du grand critique danois avec l'écrivain braillois.

La longue carte postale de Georg Brandès se trouve conservée (avec tant d'autres documents d'Istrati) au fond de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.



Marcel MERMOZ.

Monsieur Panaït Istrati
(Chez Monsieur Jonesco)

24, rue du Colisée - PARIS VII^e Copenhague, le 1er août 1925

C'est bien dommage que je ne vous connaissais pas à ma dernière visite à Paris, novembre 23. J'aurais eu grand plaisir à causer avec vous. Un objet de mon étonnement est que vous me connaissiez un peu. J'ai derrière moi — hélas — 71 volumes et pas un n'est, même médiocrement traduit en français. Mais peut être savez-vous l'allemand ou l'anglais.

J'ai lu la **Présentation des Haïdoucs**. J'aime surtout l'esprit ou plutôt l'âme de ce livre, la passion qui l'a inspiré : la soif de justice. Je suis moi-même, une espèce de Haïdouc. Vous le comprendriez si vous connaissiez ma vie. Seulement pour moi, justice et vérité font un.

Les Haïdoucs est un livre moins riche et moins surprenant que **Kyra Kyralina** qui vous m'a révélé. Mais c'est, — je le vois, — seulement une partie d'une série et il y a l'essentiel : la flamme. Après l'avoir lu, j'ai relu **Kyra** que j'avais à demi oublié.

Comme vous en exprimiez le désir, je vous avais envoyé du voyage quelques lignes de recommandation pour Roumanie. Je les ai oubliées, je sais seulement qu'elles étaient faibles et demi-officielles, comme toute recommandation. Je ne sais pas, même si elles vous sont arrivées. Elles n'étaient pas très sincères. Je vous louais d'aimer l'humanité malgré tout. Moi, je ne l'aime nullement. Ne le dites à personne. Mais c'est une horrible bande.

Je sais apprécier Romain Rolland, comme il le faut ; je suis un peu étonné que vous vous sentez apparenté à lui. La différence est très grande et grandira, je crois.

A vous,

G. B.

LA GRANDE RENCONTRE AVEC ROMAIN ROLLAND

Depuis plus de trois années, nous avons accumulé, classé un grand dossier, encore incomplet, sur la grande rencontre de Panaït Istrati avec Romain Rolland. La correspondance des deux écrivains n'est toujours qu'à l'état de projet et c'est bien dommage. Cette correspondance tant attendue éclaire à elle seule les rapports de ces deux hommes. Romain Rolland avait découvert le génie dans les premiers essais d'Istrati. Ce sera un fleuron de plus dans la gloire et la renommée du grand penseur. Les amis d'Istrati savent, connaissent les rapports de père à fils qui se sont établis depuis 1921 et jusqu'à la mort de Panaït en 1935. Oui, Romain Rolland nous est cher.

Ce grand projet, d'un cahier spécial était conçu ainsi :

- A. Talex** : Panaït Istrati et son amitié avec Romain Rolland.
- P. Istrati** : Les Trois Phases de mon Romain Rolland.
- P. Istrati** : Extraits des lettres à R. Rolland concernant le Voyage.
- R. Rolland** : Extraits des lettres de R. Rolland à Istrati concernant le Voyage.
- Marcel Mermoz** : Introduction aux lettres de P. Istrati à Georges Ionesco.
- P. Istrati** : Les 5 lettres à Georges Ionesco concernant la rencontre. (Ces 5 lettres seront reproduites en fac-similé)
- A. Talex** : Bibliographie de l'amitié R. Rolland - P. Istrati

La longue maladie que je subis depuis un an ne nous permet pas d'envisager un tel travail.

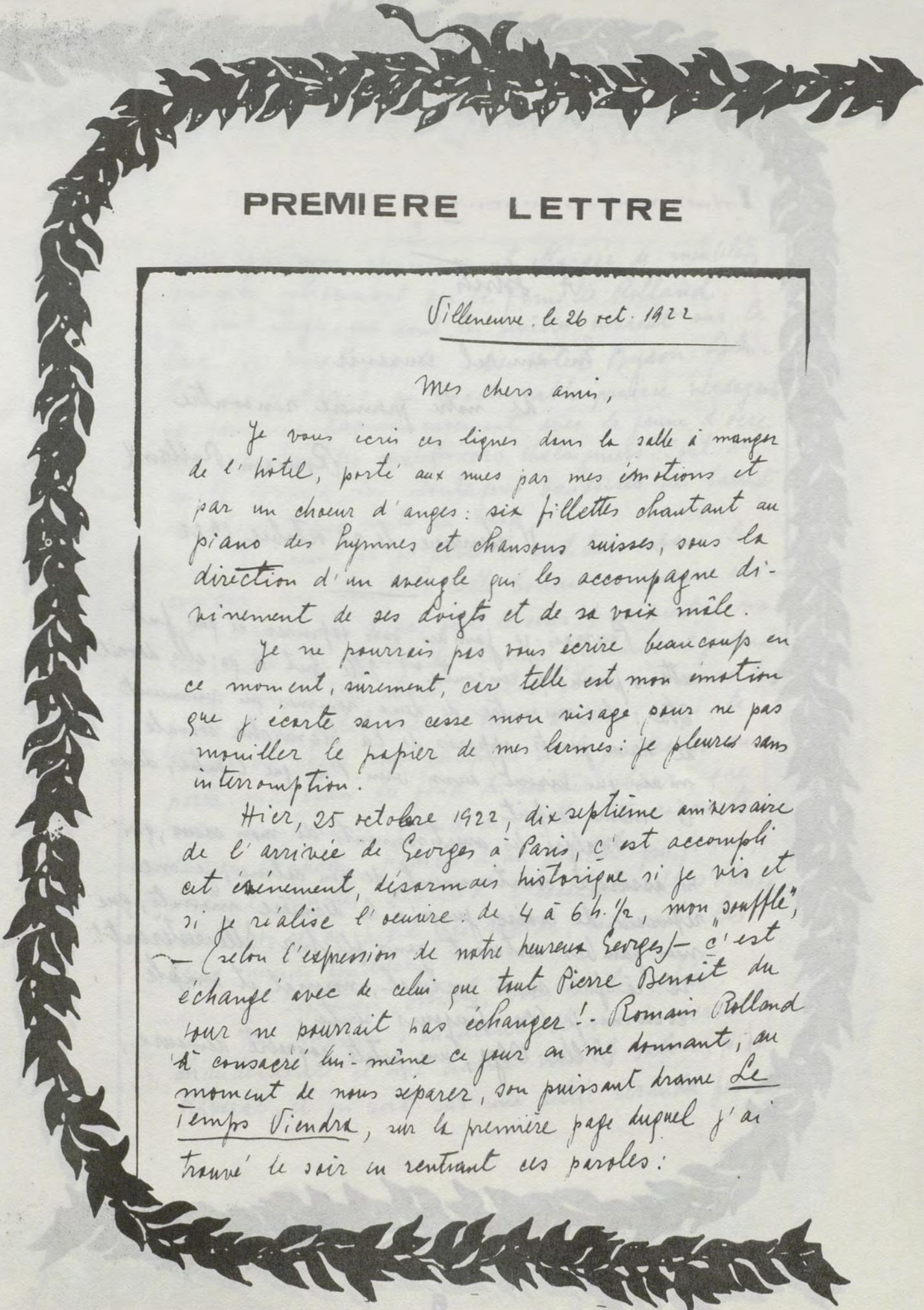
Aussi, le «clou» de notre n° 19 contiendra les cinq lettres **inédites** de la rencontre de 1921. Ce sont des fac-similés de ces lettres que nous offrons aux lecteurs. Ces lettres constituent le plus beau trésor de notre association. Les originaux nous ont été donnés, avec bien d'autres, par notre chère amie Madame **Jeannette Stanesco**. C'est une occasion, pour nous, de la remercier encore.

La 4ème lettre est incomplète. Elle devait comporter 28 pages. Malheureusement, il manque les pages 7 à 27, comme il est indiqué à la page 6. Ces pages comportaient un récit que P. Istrati n'a pas envoyé à Ionesco. Il le réservait pour un récit qui devait paraître «dans le second volume». A ce jour, ce manuscrit n'a pas encore été retrouvé.

Telles quelles, ces lettres sont des documents précieux pour l'histoire littéraire. Les copies en seront déposées à nos «Centres de Documentation P. Istrati» de Paris (Institut Coopératif, 7 avenue Franco-Russe) et de Nice (Bibliothèque de la Faculté de Lettres de Nice).

Marcel MERMOZ





PREMIERE LETTRE

Villeneuve, le 26 oct. 1922

Mes chers amis,

Je vous écris ces lignes dans la salle à manger de l'hôtel, porté aux nues par mes émotions et par un chœur d'anges: six fillettes chantant au piano des hymnes et chansons suisses, sous la direction d'un aveugle qui les accompagne dignement de ses doigts et de sa voix mâle.

Je ne pourrais pas vous écrire beaucoup en ce moment, sûrement, car telle est mon émotion que j'écarte sans cesse mon visage pour ne pas mouiller le papier de mes larmes: je pleure sans interruption.

Hier, 25 octobre 1922, dix-septième anniversaire de l'arrivée de Georges à Paris, c'est accompli et éminemment, désormais historique si je vis et si je réalise l'œuvre: de 4 à 6 h. 1/2, mon souffle" — (selon l'expression de notre heureux Georges) — c'est échangé avec le celui que tout Pierre Bessit du jour ne pourrait pas échanger! — Romain Rolland à consacrer lui-même ce jour en me donnant, au moment de nous séparer, son puissant drame Le Temps Viendra, sur la première page duquel j'ai trouvé le soir en rentrant ces paroles:

A Istrati,

En amical souvenir
de notre première rencontre

Romain Rolland

Villeneuve, le 25 octobre 1922

Pourrais-je jamais vous exprimer ce que fut
cette "première rencontre"? Elle fut ce qu'elle devrait
être : la rencontre de deux hommes qui viennent
de deux points opposés de la hiérarchie sociale,
mais qui vivent, aussi bien l'un que l'autre, dans
le même esprit.

Malgré les avertissements de mon cœur, qui
m'assurait constamment de son calme, je me
refusais de croire jusqu'à la dernière minute, que
mes jambes resteraient sans fléchir. Elle restèrent!
Et ce fut aussi naturel, normal et simple,
comme je l'ai toujours senti.

Villa Olga, une petite coquette demeure,

peu ~~spacieuse~~ spacieuse et chargée de meubles, occupée entièrement par la famille Rolland. Un seul étage, qui dont les fenêtres ouvrent sur le lac. A vingt pas, le che Hotel Dyaon. Splendides alentours, où l'admirable prairie verdoyante se combine harmonieusement avec le jaune d'ocre des innombrables châtaigniers châtaigniers. Tout de suite derrière, les montagnes vaudoises qui barrent le chemin aux vents du nord.

Je sonne et je passe le vestibule. Sans le corridor, une jeune et belle bonne, au sourire amical, - (je ne lui ai pas fait la cour!) ~~me~~ vient à ma rencontre. Je demande Romain Rolland et je donne mon nom. Elle était avertie, et on m'ouvre la porte d'un petit salon. Mais à peine ai-je le temps de poser mon chapeau et le pardessus au porte-manteaux du fond du couloir obscur, que voici un homme, grand de taille, tête couverte de son chapeau, habillé d'un paletot gris foncé, portant lunettes, descend l'escalier. Il s'élance vers moi d'un petit pas rapide, souriant, les deux mains tendues:

- Eh bien, Strati, vous voilà, enfin!...

Nos mains s'enlacent, il me les serre chaudement et me traîne vers le salon, qu'on traverse, et on sort sur une petite veranda fermée.

et garnie de meubles de jardin.

De bout, les deux, il me donne tout ⁴ juste le temps de le saluer, car une avalanche de questions sur ma santé roule de sa bouche et me serre de près :

- La santé, avant tout, mon cher Extrati, la santé'!..

- Je suis très bien!.. dis-je, en riant.

- Non, non! pas "très bien", vous ne pouvez pas être très bien. Ces ventouses, ce point, le rhume... Asseyez-vous là... Mais non, vous n'avez pas votre paletot, il fait froid ici, allons dans le salon.

Nous entrons. Il me montre un bon fauteuil et prend place, toujours habillé, mais il se déconure.

Là, quelques bonnes secondes, en silence, nos yeux se fouillent, les regards fixes se croisent franchement. Nous rions les deux et on se serre de nouveau les mains.

- dites-moi, mon ami, lui dis-je, ne trouvez-vous pas extraordinaire de nous ~~trouver~~ voir là, face à face, vous, celui que vous êtes, et moi, celui que je suis?..

— Non, répond-il très calme, ce n'est pas extraordinaire --

— Connaissez-vous un précédent dans l'histoire?

— Pas tout à fait comme celui-ci, surtout votre cas est rare, spécifique; mais Siderot faisait de son cœur ce que je fais moi en ce moment..

Je vois son contentement de me trouver à mon aise, et il fait tout pour que ^{je} le sois complètement. Il approche son fauteuil, nos genoux se touchent presque. Et parle avec volubilité, familièrement, pour m'enlever tout sentiment de gêne.

Il me raconte le cas d'un jeune Américain qui écrit de pièces et qui lui a envoyé une lettre ^{longue} en allemand incompréhensible. Sa voix est peu vigoureuse, faible même, on voit bien qu'il n'est pas en état de tenir une discussion de plusieurs heures. Alors je lui dis de me mettre à la porte quand bon lui semble. Il rit.

Et voici mademoiselle Rolland. Il nous présente. Et elle nous invite de passer dans la salle à manger pour goûter.

Muebles solides, massives. Goûter copieux.

— Servez-vous ce que vous aimez. *Liberal*.

6

J'ai soit le mon mieux pour trouver le meilleur
Thé, sachant le votre livre d'importance qu'il
a pour vous, mais je ne suis pas sûr si vous
le trouverez aussi bon que celui de Grails !..

— ~~La~~ ^{compassion} ~~sentiment~~ est fluctuante : tantôt sur
le méchant article de Trotzki, que se le lui rappelle,
~~tant~~ tantôt sur la grande disette d'hommes de foi,
remarquée dans les deux grandes couches sociales.
Elle porte plus particulièrement sur les événements
créés par Gandhi, l'apôtre moderne de l'Inde.
Rolland me le décrit comme un nouveau Christ,
mais dépourvu de fanatisme, humain jusqu'à
porter du secours aux Anglais pendant une épidémie.
Comme remerciement, ils l'ont enfermé.

Puis on en vient à mon manuscrit, mais
d'une façon fugitive. On voit que ce n'est pas
pour le discuter à fond.

— Vous savez, Lestrat, j'ai lu quelques
morceaux à ma sœur sans vous ^{en} demander permission !.

Je fais la moue :

— en voilà une permission de laquelle je
voudrais du plaisir de vous en passer toujours !.

... — Je suis en correspondance avec un éditeur
allemand pour mettre sur pied d'œuvre une édition
internationale, sur des œuvres avec une portée
universelle, comme la vôtre, mais c'est difficile.



Il faut lutter et ⁺patienter. Nous vivons dans
un temps atrocement réactionnaire. Mais
il ne faut pas désespérer.

Je lui dis que je ne suis pas pressé, et
il est content sans être trop. Il m'observe attentiv-
vement.

— Il faut pas être indifférent non plus, me
dit-il. Ne restez pas sans écrire; je vous réponds
moi de ce que vous écrivez. Laissez même de côté
ces questions de syntaxe et d'orthographe. Ce sont
des riens. souvenez-vous cours littéraire sur patries à ce
tumulte de passions qui gronde en vous. C'est là
une force que vous ignorez et qui manque à la
plus grande partie des lettrés, parce que vous
unissez les dons de sentir et d'écrire, avec le rare
privilege d'avoir vu et vécu. Je dois vous
dire qu'il y a même une objectivité dans votre
description ~~que je ne~~ qui me surprend et à
laquelle je ne m'attendais pas. Cela c'est
d'une grande importance.

Je m'arrête ici. Je dois faire quelques courses,
~~mais~~ me ^{faire} raser la barbe et me reposer après midi
en lieu, car cette nuit fut très agitée. En partant
je lui ai embrassé la main, et de là

part de' Jonesco aussi.

- Qui est Jonesco ? demande mademoiselle
Zolland.

- Mais c'est le botther de Paris, l'ami
d'Estati... répond son père. Ils sont
terribles ces Roumains!..

Et il rit. Puis, sort le livre et me
le donne. Il me demande ^{un} petit ma-
nuscrit de 27 pages écrit il y a deux ans.

Je suis très sensible à cette demande.
- à demain, Estati. Vous verrez ici ma-
demoiselle Marguerite Bieng, de Glonay,
(une apôtre des enfants russes que j'ai connue
chez Yousse.)

à demain, donc

Estati.



2

vous vous apercevez, comme si vous étiez une simple noisette!.. à moins que que l'on ne soit une ~~et~~ militie, un sot, votre personnalité se consume et s'annule à son contact, malgré vous et malgré lui. - Et soyez-en fiers, vous, (s'il m'est défendu à moi de l'être! : notre ami me donne la preuve que j'arrive à me tenir sur mes jambes sur ce sommet peu fréquenté par les excursionnistes de la 'art, - et cela, grâce à toi, ô mon pauvre coeur, grâce à toi!.

Hier j'ai eu la première preuve. ma seconde visite fut doublée de celle occasionnée par mademoiselle Marguerite Bieng, de Blonay, que je trouvai là, en arrivant. Si vous vous en rappelez, le vous ai raconté que - ai ~~vu~~ vu cette admirable énergie féminine chez jeune, vers la fin d'août. C'est une demoiselle dans les vingt-cinq ans, qui a tiré une partie de sa fortune sur la scène, en Allemagne, où elle joua pendant cinq années et qu'elle abandonna pour sauver le reste. Suisse allemande, très instruite, elle possède d'une façon et égale le français, l'allemand et l'anglais. Attachée à l'oeuvre humanitaire et gigantesque de Nansen, elle se dépensa de toute son ardeur pour les enfants russes, et c'est grâce à son initiative, guidée



sur les conseils de ³ Romain Rolland, n'eût
réalisé ce livre unique dans son genre : Les
Artistes d'Occident aux Enfants russes, bijou
d'art universel, où on rencontre, réunis dans
ce même volume, les arts et les artistes les
plus différents.

Les yeux éblouis de cette foi, qui ruinait
une santé et un reste de fortune pour une œuvre
méprisée et ignorée par les profiteurs du sang
humain, je me tenais petit, effacé, insigni-
fiant devant cette œuvre pleine d'humanité.
Elle fut bonne avec moi, cher jeune, aimable, mais
que représentais-je à ses yeux ? sur ma demande,
elle eut la bonté d'inscrire son nom et adresse
dans mon calepin.

Hier, Rolland me donna ma place, mais d'une
façon à mettre un homme en morceaux et à le
ressusciter après.

Je bus dans son regard une lueur d'éton-
nement à me voir entrer dans le salon, avec un
air engagé. Notre ami se leva de sa place et me
tint les deux mains. Ses recommandations furent
inutiles :

- ~~vous~~ allez-vous, mademoiselle, lui dis-je,
il n'y a pas les montagnes qui ne se rencontrent pas !
- En effet, monsieur, dit-elle avec calme.

DP

4
Elle voyait pour la première fois Rolland,
lui apportait un exemplaire du livre - qui
n'est pas encore en vente - et lui demandait
certains conseils au sujet de son lancement
prochain. Là-dessus, mademoiselle Rolland,
(l'Antoinette le notre grand Olivier) nous invite
au goûter, où j'eus la faveur d'entendre la des-
cription de la personnalité de Maxime Gorki, que
mademoiselle Biengz venait de voir dans un sa-
nativium d'Allemagne. Emotions, plaisanteries et
rires sur les boutades de Gorki, qui ne sait
aucune langue étrangère et parle par interprète!

- Comment, m'écriai-je, après vingt ans
de liberté, Gorki n'a pas encore appris une
langue européenne?!

- Mais, mon cher Strati, fait Rolland,
tout le monde n'a pas votre facilité à apprendre
des langues! Moi-même, je ne parle pas grande
chose, malgré que je les plusieurs! Vous écrivez
en français après six ans de pratique, sans avoir
consulté une grammaire: cela c'est personnel
phénomène!..

Puis, se tournant vers Mlle Biengz:
- Mademoiselle, j'ai le plaisir de vous
apprendre que mon ami Strati vient d'écrire
une oeuvre d'une haute portée artistique; plusieurs

chapitres sont égaux ⁵ aux meilleurs de Gorki!

Ce n'est pas tout.

Un moment après, une autre estimation, bien plus terrible, vint m'écraser et faire mademoiselle Dziuz écarquiller les yeux.

Cette dernière, osant demander à Rolland s'il ne voudrait accepter à parler à un public restreint, le fit se cabrer soudain. Sa soeur protesta.

(Je dois vous dire en parenthèse qu'hier notre ami fut, si non cérémonieux, au moins en tout cas bien moins familier qu'il le fut en me recevant seul. Rolland rit brièvement et rarement. Sa figure, très expressive et mobile, est toutefois très maîtresse de ses mouvements. Parfois son regard ~~glacé~~ pourrait glacer un autre cœur que le mien, qu'il ménage avec une touchante paternité.)

Ainsi, ~~à propos de~~ la demande de M^{lle} Dziuz, il fut froid, sévère, comme je ne le connaissais pas. Il parla, à voix étouffée, de sa besogne, de son oeuvre, ses tâches, sa santé et son refus net de s'exhiber où que ce soit.

Et il finit comme ceci:

— Et puis, j'ai ma façon à moi de parler aux gens qui m'intéressent: ^{par} ma correspondance, dernièrement jusqu'avec des Japonais.

(Et comme il se ⁶tenait près de moi, il se pencha brusquement vers mon visage, m'indiqua avec son index et dit, à notre ahurissement):

— Je ne dis pas que je corresponds toujours avec des hommes de votre valeur, mais je touche assez souvent à des êtres qui méritent tout l'intérêt!

Alors je me suis demandé vraiment si je ne suis ^{la} victime d'un rêve!... Mlle Dziuz resta interdite.

Pauvre carcasse! Pauvre cœur! Pauvre tête!
Après m'avoir vu refuser tout droit à une ^{vie} meilleure maintenant on veut m'étouffer sous son avalanche!

La soirée finit sous une impression distinctive qui se lisait facilement sur le visage du grand homme. ~~Mlle Dziuz~~ La sœur lui défendit d'en plus³ parler. Mlle Dziuz me faisait signe désespérément qu'il faudrait se lever, me montrant discrètement du doigt le cadran de sa ^{petite} montre bracelet.

— Oui, oui, fis-je, à haute voix: notre ami est déjà averti qu'il peut nous mettre à la porte quand ^{vous} lui semblera!

La brave amie rougit. Rolland éclaira son visage avec un aimable sourire, me donna une tape amicale sur l'épaule et se leva.

En ce moment, le livre de Mlle Dziuz en mains,



J'exprimai mon regret ^{de} ne pas pouvoir ^{en} obtenir
~~les~~ exemplaires, (vingt), pour lesquels je me suis
inscrit chez Jouve, pour moi et mes amis de France
et Suisses.

— Mais, monsieur Létrati, dit ~~me~~ ^{me} Diemz,
je peux vous ^{en} offrir un exemplaire avec plaisir.

— Pour moi!.. Et mes amis?..

A ce mot, Rolland ~~la~~ regarda vivement
sa sœur avec un air étonné qui voulait dire:

— ~~En~~ Entends-tu ça!?..

— Eh bien, répondit l'ancienne actrice,
vos amis l'auront un peu plus tard.

Et ajouta:

— Vous sortez avec moi?.. Je voudrais
vous demander de venir passer une journée en
ma compagnie, à Blonay. Voulez-vous?..

— Volontiers!.. Et moi de regarder le
beau sein qui sortait deux têtes du corsage! ~~¶~~
Tiens bon Létrati, tu es en veine aujourd'hui! Je
vous écrirai, mademoiselle, pour fixer le rendez-
vous.

— Et si on le fixait de suite?.. dit-elle.

— Très bien: lundi.

— Lundi.

Ci-dessus, le dernier coup de Rolland:

— Attendez, Létrati, vous touchez, ne sortez

¶



8
pas de suite. Vous n'êtes pas complètement guéri.

Il me gardait des chiens, comme Georges!
Et dans le salon, debout les deux, il me donna le manuscrit:

— Regardez-y de dans !... fit-il d'un air qui ~~disait~~ ajoutait:

— Il y a sur vos pages des corrections faites par ma sainte main.

Il dit, après:

— Vous l'apporterez. Nous devons en discuter. J'ai mieux de recevoir la réponse de l'éditeur auquel j'ai parlé de votre oeuvre. La réponse est favorable. Ça c'est très important !... — Et maintenant, dites, ^{êtes} voulez-vous déjeuner avec nous demain ? (Il appela sa sœur) Nous avons un jour par semaine sans viande, le vendredi, lorsque nous mangeons du poisson à la place. Si vous n'aimez pas le poisson, dites-nous ce que vous aimeriez !.

— Faites ce que vous ^{voudrez} ~~voudrez~~ cela m'est tout à fait égal: je mange ^{de tout} tout.

— Non, non, vous devez manger bien --

— -- Alors je vous dirai que le poisson c'est ^{un} ~~mon~~ régal pour moi !..

— Parfait: alors demain à midi et quart.

9

minute mes chers amis, j'écris ~~vous~~ d'une façon
tous les détails de ces caresses, non pas
pour flatter mon ~~orgueil~~ orgueil, (qui est
'étruffé' par la grandeur des secondes que
je vis en ces jours mémorables), mais pour
embaumer le cœur de ce bon Georges qui
peut, en effet, être satisfait d'avoir un
juste et de m'avoir soutenu dans l'idée de
partir en Suisse; car, je peux, dès à présent,
~~me servir~~ ~~de ce qui~~ - en ce qui concerne la conquête
du cœur de Rolland, qui était d'ailleurs conquis,
- me servir, (avec une portée toute humaine) des
fameux mots de César: veni, vidi, vici.

Il ne pouvait pas en être autrement. Tout ce
que Rolland peut donner aux meilleurs des hommes,
il me l'en donne par minute qui passe.

Et ce que nous discutons dans nos heures, je
ne peut pas le écrire; il en faudrait des dix-aines
des pages. Je vous en parlerai à mon retour. D'ailleurs
il y a des choses que ~~je~~ ^{je ne} peux pas écrire, vu que vous
ne jetez plus me lettres au panier, et vous faites très
bien.

Maintenant, voici midi moins quart: laissez-
moi aller dîner chez mon Jéhovah! C'est le grand
jour que j'ai choisi pour parler de Georges et de notre

¹⁰
généreux ami Salimier.

et je vous embrasse tous,
et je baise la main amicale du rare
homme qui est le docteur Salimier, ainsi
que je baise tous les jours celles de Holland

Votre affectueux
Istrati

9 h. du soir

P. S. - Malheur, malheur! j'ai oublié
votre lettre dans ma poche. Je suis navré,
George ne l'aura pas demain!

Reçu votre lettre, Marthe! Suis content,
mais ne vous arrêtez pas juste quand vous
me parlez de ce que vous sentez, pour me dire
des choses sucrées sur votre confiture!

Le cœur, le cœur, avant la confiture!
C'est cela qui me fait "lécher les balines".

Repas. mémorable! à demain! ...
Pardon pour l'oubli Istrati

★ « Ami vaincu par la solitude, où que tu te trouves dans
le monde, ressaisis-toi et sois grand comme la joie, com-
me la douleur devant l'inconnu qui t'offre promptement
son cœur, ne marchande pas ces trésors que tu caches
au trésor qui t'est offert! Quelque soient les orages qui
aient pu dévaster les espérances, sois confiant, crois tou-
jours à la propre valeur de ton âme et ne la refuse
jamais à l'assoiffé qui la mendie... »

PENAIT ISTRATI.

TROISIEME LETTRE



Montreux, le 28 oct. 1922

11 heures

Mes chers, très chers amis,

Vous ne trouverez pas dans ces lignes, le compte-rendu de la journée d'hier, du festival d'hier, car je suis entièrement brisé... Je toucherais de le faire ce soir).

Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit!... Ah, c'est toujours plus fort que je ne l'ai pas espéré. Cœur misérable!... Tu me tiens avant d'accomplir mon ~~devoir~~?... que j'accrois que j'accomplisse mon devoir?...

Après six jours de pluie et bruyant, voici le soleil, magnifique, resplendissant!... Et me voici, moi aussi, brûler et fondre entre deux soleils!...

En ce moment, à cette terrasse d'un café du bord du Léman qui étincelle devant moi, avec, de l'autre côté, les montagnes savoyardes aux cêtes couvertes de neiges qui brillent comme de la poudre d'argent, - en ce moment, plus que jamais, je suis le homme le plus heureux et le plus misérable en même temps!... Non, non, décidément, je ne suis pas fait pour jouir seul de tout ce que la Création offre à nos yeux et à nos sens!... C'est trop beau ce qu'on voit, c'est trop grandiose ce qu'on sent pour pouvoir les garder rien que pour soi-même.

2

Comment, seigneur, comment, — par quelle aberration de sentiment, ^{humain} se fait-il que parmi tant d'hommes riches et puissants ne se trouve-t-il un sur dix mille à ne pas pouvoir supporter seul, ou dans un cercle trop également restreint, cet immense bonheur qui tue le cœur, ravage l'être et l'aniantit?..

Autour de moi, des hommes, des hommes semblables à moi, ~~et~~ richement habillés, se promènent seuls, ou en petites compagnies. N'y a-t-il que des canailles dans ces habits-là?.. C'est-il écrit que la générosité ne soit que l'apanage des faibles?..

Mais, tiens ton cœur calme, moi bon et brave Georges, si ton père se brise de cette façon pitoyable! Tiens bon: voici la délivrance, et voici, tout proche, le jour quand nous serons, quand je ne serai plus seul, à être écrasé par ce bonheur!.. Alors, toi aussi, avec ton noble cœur, tu connaîtra la souffrance de ne pas pouvoir être vingt, cent, mille à la fois et ensemble à goûter le bonheur de cette formidable Vie!.. Toi qui te contentes aujourd'hui à respirer à la gare de Lyon "un peu de la fumée des locomotives", tu sauras aussi ce que c'est que l'assomant bonheur de fendre l'espace avec la vitesse des rapides, de te baigner les yeux dans la lumière des lacs d'émeraude de gravir les défilés des montagnes, ni pousser le verdoyant de leurs sapins dans

la blancheur aveuglante des glaces éternelles qui
 règnent, depuis le commencement du monde, sur
 leurs cimes, — et de te trouver devant ces magni-
 ficences terrestres sans avoir à tes côtés tous ceux
 qui sont vivants et le mériteraient de l'être, tous
 ceux qui sont morts, hélas, morts, et qui eussent
 mérités également!...

Tu verras, mon brave, et tu en souffriras
 comme moi, et tu me comprendras mieux!...

Maintenant, me voilà, inriette, inriants dans
 tout mon être, à regarder comme un stupide à ces
 belles feuilles mortes qui tombent des platanes;
 à ces monettes qui évoluent, libres, plus libres que
 les hommes imbéciles que nous sommes, et touchent
 de leurs ailes la surface du lac; à ces chalets
 aux balcons dentelés qui offrent au midi un
 séjour ravissant à ~~ce~~ la plupart des ceux qui
 ne connaissent pas tout son prix!...

Ah, pourquoi ne puis-je me murer dans
 le calme de Rolland? Qui, il a raison, il eut
 raison de répondre Pier à ma demande passionnée,
 en serrant mes deux mains entre les siennes:

— Mon ami, mon grand ami, dites-moi: êtes-
 vous heureux, l'êtes-vous?...

— Non, Istrati, on ne peut pas l'être!...

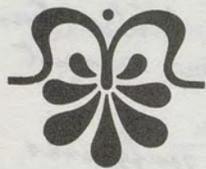
Votre tel que vous le voyez
 Istrati





QUATRIEME LETTRE

Villeneuve, le 29 oct. 1922



Mes chers amis,

avec le déjeuner chez Romain Rolland, se me suis
fait une idée de ce que devait être les repas des dieux
dans l'Olympe. Je ne puis pas vous dire si les dieux
sentent comme nous autres mortels; mais si ces divinités
disparues lointaines et disparues, ont jamais eu le
bonheur de sentir ce que je sentis, moi, pendant les trois
heures que cette fête dura, elles eurent raison de croire
à leur immortalité, — dans le sens que là où la ~~vie~~
Vie frappe avec cette puissance, la Mort ne donne avec
sa faux que dans le vide. Elle n'emporte rien, rien que
l'enveloppe, car le divin se sauve pour aller loger
ailleurs!!! (Faites lire ce passage, mon cher ami Dalimier,
et même toute cette lettre, à votre ami, le monsieur le curé,
— sur le compte duquel vous me dites de si belles choses, — et
si c'est dans ce sens qu'il comprend dieux, alors nous le
comprendons de la même façon, mais en ce cas, qu'il me
permette de lui dire que cette Foi n'est pas celle dont l'Eglise
se réclame.)

Ne vous figurez pas que des choses extraordinaires se
sont passées pour que je puisse vibrer de la sorte. L'ex-
traordinaire est partout autour de nous, lorsqu'on le ~~voit~~ voit,
et nul part quand on ne voit que juste pour ne pas

2

butter contre les arbres du chemin. L'étincelle électrique de la "bougie" qui fait "partir" le moteur à explosion, est une chose insignifiante. Certains ~~travaux~~ ingénieurs affirment même qu'elle est immatérielle, et pourtant, se produisant dans la compression des gazes du ~~es~~ cylindre et leindre, elle fait tomber tant de cadavres sur les avenues du Bois de Boulogne!...

Les étincelles immatérielles, porteurs du divin, qui s'échappèrent devant moi de la personne de Romain Rolland, sont de l'essence mystérieuse de la première. Ah, si elles ~~produisaient des~~ ~~produisaient~~ explosions partout ~~de~~ avec la même force! Je vous comprends que le monde serait meilleur!...

L'ermite peuplé des mondes ~~de~~ qui habite Villeneuve, lut avec moi, bon et accueillant dès le premier abord, et mes antennes flairèrent son affection aussitôt que nous nous serrâmes les mains. Et ce fut dès cet instant que ~~mon~~ ma "carburateur" fonctionna à merveille. Je m'allamai, mes "quarante chevaux" se mirent à triper, et nous voilà partis les deux dans les régions célestes ~~de~~ où règne ~~l'atmosphère~~ l'atmosphère pure de l'Amour, d'où toute haine est bannie, et d'où la Compassion la plus vaste se repend sur les hommes et sur leurs criminelles erreurs, (ou plutôt, instincts).

À mon retour, qui est très proche, je vous raconterai de vive voix ^{ce qui furent} nos entretiens purement intellectuels. Dans ces lettres, je ne veux fixer que les émotions qui dévastèrent

3
mon coeur. Ce sera peut-être là, le vrai Éternel que l'on
cherchera plus tard, - quand nous ne serons plus, - pour expliquer
l'insaisissable.

Le ~~so~~ visage contumier de Romain Rolland, doit être celui
que vous pouvez contempler dans l'esquisse, ou le dessin^{de} l'admirable
de Grami, en tête des Pages Choisies, mais là, il est dominé
par le trouble de l'âme, trouble exprimé par son regard unique.
Je me demande ce que ce visage doit être, - moins ce regard qu'il
cache comme l'escargot ses cornes quand on les touche -, pour le
pauvre visiteur qui n'a pas la force de prendre Rolland du
côté du coeur. Effrayé, je le lui ai demandé dans un de mes
élaus:

- Comment, comment faites-vous pour vous défendre contre
ce qui est plus fort que la pensée?...

Désarmé par la sincérité de cette brève question, il se
débattit un instant dans les bras de sa propre émotion, puis,
sourit, me fouilla de son regard, et dit, ~~en~~ gravement et presque
suffoqué:

- Je me suis habitué, Strati... Je me suis fait une seconde
nature.. Il y a en moi deux hommes: celui-ci, - (et il ~~porta~~ la
main au coeur), - et ~~est~~ celui-là, - (et il prit son front dans sa
main, me cachant, pendant quelques secondes, son visage). - Au
commencement, celui d'en bas faillit l'emporter sur l'autre..
Finalement, celui d'en haut le domina.. Heureusement!..

- Heureusement..., répétai-je, ~~tristement~~ avec tristesse,
la tête penchée sur mes genoux, accablé par cette constatation.

Une minute s'écoula ainsi, durant laquelle mon coeur
frappait à me faire éclater les tempes. Et je continuai à me
dire mentalement: - "Heureusement!. Pourquoi heureusement!?"

- Oui, - reprit Rolland, comme si j'avais demandé à haute

voix, — oui; heureusement! ⁴

Et appuyant sa main sur mon épaule, il ~~dit~~ ^{ajouta} d'une voix éteinte, ~~à~~ presque penché sur mon oreille :

— Vous avez votre vie, Istrati; moi, j'ai la mienne... Vous vous êtes sauvé, en tenant tête à l'orage avec votre cœur... Chez moi, ce fut le cerveau qui m'apporta le salut... Il y eut un moment même quand je fus hanté par l'idée du suicide, de la mort... Maintenant je vis dans tout ça...

Et avec un large déploiement de bras, ~~et~~ la face illuminée, il me montra le dehors, à travers les vitraux de la véranda où nous nous trouvions, couvrant de son geste les arbres au feuillage de crépuscule, l'espace barri par la montagne sombre, la montagne elle-même, et tout ce qui se trouvait au delà...

Cela fut bon d'être vu et entendu par l'heureux que je suis, mais je me levai défaillant à l'appel de mademoiselle Rolland :

— À table, messieurs!...

Oui, à table... Toute une artillerie gastronomique ^{no} qui danse sous mes yeux : potage, poisson à la mayonnaise, ~~saumon~~ ^{foie gras}, fonding, crème au chocolat, etc. Ça va bien : félicitations à la cuisinière!... Et voici, en entrant dans la salle à manger, le père, ~~un~~ petit vieillard de 85 ans, aux cheveux et barbe entièrement blancs, à qui ~~je~~ ^{je} ~~frémisse~~ ^{paie} les deux mains :

— Vous êtes l'heureux père de Romain Rolland!... m'écriai-je.

— Oui, monsieur!... crie-t-il avec vivacité.

— Soyez deux fois heureux, si vous le pouvez!...

Mais l'accablement me domine. Et ce fut alors que commença ce martèlement martelage de l'affection de celui qui ne doit pas la prodiguer à beaucoup sur cette terre.

À ma gauche, "Madeleine" me pressait à manger, quand je m'oubliais, les yeux sur la blancheur de la nappe; à ma droite, "Romain" me versait à boire:

- Allez, Istrati: en avant!.. Goûtez ce vin: votre palais vous dira des nouvelles!..

- Peut-être pas en ce ~~moment~~ moment...

- Hé, là!... s'écria Rolland avec une gaieté inaccoutumée, qui me terrassa; - Colos n'en serait pas content!... "Boire et manger, manger et boire"... rappelez-vous!..

En effet, il eut raison: ce vin blanc au parfum de nectar, oublié dans la cave, - comme un souvenir heureux que l'on dit de temps en temps pour se réchauffer le vie, - me donna le coup de fouet nécessaire: j'allumai mon essence; mes chevaux partirent. Le verre vidé, la main sainte qui écrivit Jean-Christophe était là pour le remplir aussitôt, tandis que mon sang, coulait dans les veines à la recherche de l'absolu!..

Et voici, ~~à la~~ au dessert, la suprême preuve d'affection qui me donna le coup de grâce. Rolland se leva:

- "Madeleine", dit-il à sa sœur, apportez-nous du café!..

Et allant promener ~~à son dos~~ ^{à son dos} ~~à son dos~~ dans la chambre ~~à côté~~ ^{voisine}, je le suivis des yeux - grand, faux-col très haut, gilet fermé jusqu'au cou, - et revenir avec une boîte dans la main:

- Istrati!.. me dit-il.. je sais quelle importance ^{ont} dans

6

votre vie, le café et la cigarette: tenez!.. Fumez chez moi
comme chez vous, et... rappelez-vous en!..

Fumer chez Rolland, quand Joune m'avait averti que
"la fumée de tabac n'est pas supportée" par celui que j'allais
voir, - ô, misérable vagabond, cela dépasse tout ce que tu
osais jamais espérer de la vie!..

Etranglé d'émotion, les yeux remplis de larmes, je collai
mes lèvres sur la main qui m'offrait la boîte pour
me servir, et je pleurai dessus comme un enfant qui demande
pardon!... Il mit l'autre main sur ma tête, et ~~très~~ visible-
ment ~~immu~~ lui-même, me dit:

- C'est très bien, Strati, très bien!.. Allons, racontez-
nous maintenant quelque chose, donnez-nous une primauté..
Et buvez encore ce verre!..

Le père se leva:

- Je m'en vais fumer ma pipe chez moi... je crache
beaucoup..

Et il s'en alla.

- Puisqu'il s'agit de ce que peut apporter une ~~heure~~ un
verre de ^{bon} vin dans une heure d'épanouissement, voici un
recit que vous trouverez dans le second volume:

Et voici, mes chers amis, de quelle façon la vie frappe en ce moment dans ma poitrine.

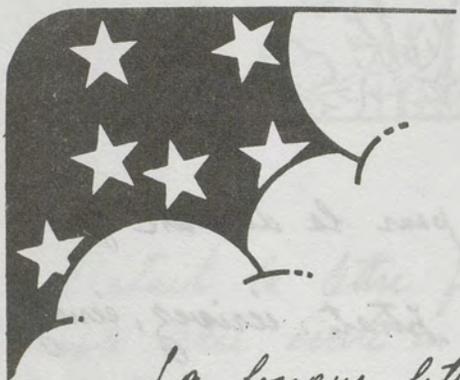
Encore une fois, je vous en supplie, ne me faites pas l'injure de croire que je vous dis tout cela pour m'en glorifier!... Je plane sur de telles hauteurs du rêve, que la souillure de la vanité n'essaie même pas à me toucher. D'ailleurs je n'oublie d'un seul instant que ma mère est morte, mais je sais et je ne suis pas bien loin de croire que son esprit est passé ces jours derniers autour de la maison de celui qui me montre une paternité que je n'ai jamais connue. Cela suffit pour purifier mon cœur!

Et que Georges, pour qui j'écris ces lignes, s'en abreuve avec toute cette soif qui le dévore. Nous ne savons pas ce que demain apportera, — peut-être le bien peut-être le mal, mais qu'il fasse au moins une fois dans sa vie ce que j'ai toujours fait et qui m'a soutenu debout: qu'il goûte puissamment l'instant qui passe! Il est heureux aujourd'hui. Le demain ne nous appartient pas. S'il est bon, nous le goûterons, et s'il est mauvais, nous le goûterons encore!...

Votre très, très heureux Jotralj.

Samedi soir je serai à Paris. Vous écrirai

CINQUIEME LETTRE



Villeneuve, le 3 nov. 1922

Mes chers amis,

La longue lettre de 28 pages, dont, à vrai dire, 20 sont couvertes par le récit qui formera un chapitre du second volume, ne vous parviendra plus par la poste, mais par moi-même, dimanche matin. Premièrement, elle me coûterait trop cher pour vous l'envoyer recommandée, et puis, un incident survenu au dernier moment me défend de vous la rendre à Georges autrement qu'à titre de document humain.

Je vous ai déjà écrit hier que j'avais passé le récit à Rolland pour le lire, mais, soupçonnant que la lettre avait dépassé un peu mon droit de m'exalter sur la personne de notre ami, je crus de mon devoir de me montrer à cet homme à nu, tel que je suis, et alors je lui ai livré la lettre aussi. Et je m'en félicite: ce fut exactement comme mon cœur me le disait, Rolland en fit de ~~ses~~ réserves. Ces réserves furent faites avec toute la tendresse paternelle que ce grand homme me porte dans son cœur, - comme d'ailleurs vous ^{les} verrez vous-même par la lettre qu'il m'écrivit hier end me la renvoyant, - mais avec toute la franchise, qui nous est connue, aussi. Et il s'agit, là, d'une question de délicatesse: il se livre à moi, mais il a le droit de me demander de la discrétion quand je parle de lui, et voilà par où j'ai pêché!..

Hier soir il m'a offert le dîner de départ, et de cinq à dix heures du soir, il me combla de tous les ~~fr~~ bienfaits



2

de son âme, cinq heures durant. et pour la dixième fois
peut-être et il dut me dire :

— Je ne cesse pas de vous répéter, *Strati* : écrivez, écrivez
sans arrêt !...

Le manuscrit n'a plus, maintenant, de défauts si irréduc-
tibles, et m'a demandé de le lui laisser :

— J'en ai besoin, me dit-il ; d'ici 25 jours je verrai
l'éditeur, et je dois lui lire ce qui est nécessaire. Pendant
ce temps, (le temps de son impression), — vous, allez abattre le
second volume !...

Alors je lui ai dit :

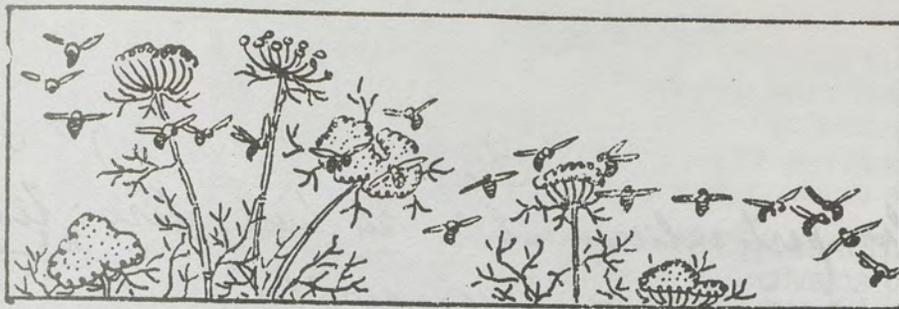
— Oserai-je, mon bon ami, vous demander si vous avez
l'intention d'écrire une préface ?...

☉ Me prenant par les épaules, il me répondit vivement :

— Mais, mon cher *Strati*, qu'en dites-vous là ? Non seule-
ment je le ferai de bon cœur, mais c'est là, une joie que je me
réserve !... Voyons !...

Après, dans une longue heure d'épanouissement, il me
parla de sa jeunesse, de ses déceptions, de l'étouffement qui
subit tout homme de cœur dans les milieux médiocres, et,
en fin, allant vers son immense bibliothèque, il prit un
petit livre plat, très ~~plat~~ plat, presque la reliure seule, et
le tenant ~~en~~ entre ses mains comme on tient la tête d'un
être cheri, il me dit, en l'ouvrant, d'une voix émue :

— Et voici qui m'appartient, en ce moment-là, le baume
nécessaire à nos cœurs !...



3

C'était la lettre fameuse de Tolstoï!. Une longue et noble lettre écrite en français, qui commence avec les mots: "Cher frère", et qui est datée du 4 octobre 1887. Je n'avais que trois ans, moi, à ce moment-là, dans la petite ville ignorée de Braïla. Trente-cinq ans plus tard, la destinée voulut que je la tiens entre mes mains!...

Et Rolland ajouta:

- Tolstoï a fait cela avec moi, ^{hier} je le fis avec vous, ^{aujourd'hui} et vous, Istrati, vous le ferez demain avec d'autres âmes!... C'est le plus noble des héritages!...

Je ne vous décrit plus mon émotion, car je dirai de nouveau des bêtises!...

Et ce fut alors le moment venu pour que je fasse ma charge à fond sur Georges et sa vie!.

Nécouloutza, Georges, Marthe, Stéphane, tous passèrent sur l'écran, et Rolland, muet, m'écouta en silence.

Le résultat?... C'est mon affaire!... Il vous suffit de savoir que le grand homme me dit cela, à la fin:

- Quel plaisir, Istrati, pourrais-je faire à Joukov?...
- Quel plaisir?... Mais le plus grand c'est celui que vous lui faites depuis longtemps avec votre œuvre, et enfin, par le bonheur que vous lui créez en vous occupant de son ami!.

- Oui, mais plus particulièrement?..

.

4

loc. cit. p. 100

Plus particulièrement?... Eh bien, alors: ti tiri,
pi tiri, până în jurară crocorita!
(Sacri Gae, va!...)

+

Et voilà, mes amis! Le reste, je me le réserve.
En nous séparant, je lui ai dit:
- J'avais quelque peur en venant chez vous, et maintenant je pars heureux: j'ai vécu dans 15 jours, 15 ans!...
- Nous aussi, Strati... Moi aussi j'avais des appréhensions, mais je puis vous dire qu'en ce moment nous sommes tous heureux de vous avoir connu!

Demain, samedi, je suis invité à passer chez lui l'après midi jusqu'à l'heure du train.
Je pars samedi soir à 5 h. 18, ^{par Vallorbes} et j'arrive à Paris à 5 h. 35 du matin. ^{dimanche} Ne vous dérangez pas! A 6 heures je serai chez vous, (à l'appartement) où je vous prie de me permettre de me reposer un peu. Je suis épuisé! Adieu à Stéphane ~~que~~ que je le prie de se trouver ^{le} dimanche à midi. - Vous aurez, tous, une heure puissante à vivre!..
Et je vous embrasse en frère
Votre P. Strati



ÉCHOS

◆ Les Cahiers «**Plein Chant**» de décembre 1980 (Édouard Thomas à Bassac, Charente) rassemble quelques textes d'«Écrivains du Peuple». Deux textes d'Istrati : «Peuple écoute» et «Passé et Avenir». Notre ami Daniel Lerault qui a repêché ces articles, publiés en 1941 par **Ion Capatana** dans le livre «Ma Croisade ou notre Croisade» est l'auteur de communications faites à notre premier colloque de Nice «Jean Richard Bloch et Panaït Istrati» et à notre récent colloque de la Sorbonne «Marcel Martinet et Panaït Istrati».

◆ Dans la nouvelle revue «Le Débat» de Pierre Nora, nous avons eu la joie de trouver un long article de Boris Souvarine sur «Panaït Istrati et le communisme». Nous publierons dans notre numéro 20 de copieux extraits du grand historien et en particulier tout ce qui a trait à la «Trilogie» de «Vers l'autre Flamme».

Boris Souvarine explique les péripéties de la parution des 3 volumes, dont le premier, seul, est de la main de Panaït Istrati ; le deuxième volume «Soviets 1929» est de Victor Serge et le numéro 3 «La Russie Nue» de Boris Souvarine.

Cet article, en provenance de l'immense Bibliothèque de Boris Souvarine est intéressant à plus d'un titre. En particulier Boris Souvarine parle longuement de **Christian Racovski**, «un destin hors série». (Le Débat numéro 9 de février 1981, édité par Gallimard).

◆ Enfin, voilà Istrati en **poche** ! Les Éditions Gallimard font paraître en 1981, six des plus beaux livres d'Istrati. Nous en reparlerons.

◆ En Suisse, les Éditions Paul Costella viennent de sortir une belle édition des «Chardons du Baragan». En couverture un beau dessin du peintre et graveur vaudois René Guignard. Cette composition originale représente un garçon, un bâton à la main, vu de dos, en face du Baragan où l'on voit quelques chardons.

L'édition est soignée, comme d'ailleurs les autres productions de notre jeune et dynamique ami. Il a édité déjà deux des œuvres de **Corina Bille**. Édition Paul Costella 1661 Albeuve (Suisse).

◆ «**Panaït Istrati, — mon grand amour**»

est le titre d'une intéressante interview avec l'éditeur grec Odysseas Hadzoponlos, parue dans la revue «LA ROUMANIE LITTÉRAIRE», du 3 juillet 1980. Lecteur passionné de l'œuvre istratienne, il a édité 7 livres de Panaït Istrati, parus simultanément, dans une présentation graphique attrayante, simple et imposante, dans un tirage de 12.000 exemplaires.

Odysseas Hadzoponlos est le créateur de la maison d'éditions «Kaktos», d'Athènes. Homme jeune, il est préoccupé de l'étude de la psychologie du lecteur, et qui considère que son travail éditorial est «un acte de culture avec des résultats de perspective». Panaït Istrati est devenu son «grand amour», après la lecture de **Kyra Kyralina** et **Codine**. «Istrati — dit-il — est un écrivain de grande valeur européenne. Il est un auteur de «longue course», capable de résister longtemps dans une compétition avec d'autres auteurs. En conséquence, je suis convaincu que ses livres connaîtront nombreuses rééditions. Panaït Istrati reste mon grand amour».

◆ **La revue STEAUA (L'Étoile)**

publie dans le numéro 7 (juillet 1980) un long commentaire concernant le numéro 17 de nos «cahiers», apprécié comme un apport positif «ayant comme but la réhabilitation politique du génial vagabond braïlois, dont les conceptions ont été, à un moment donné, mystifiées et finalement pénalisées».

Dans ce processus, l'article de notre amie Sylvie Knoerr est considéré comme «lucide commentaire de l'atmosphère confuse» créée autour d'Istrati, avec la conclusion qu'elle a eu «la capacité de comprendre la personnalité singulière de cet écrivain».

La revue mentionne, également, les souvenirs de Jean Texier et les documents de Nicolas Mocioiu, — appréciés comme «d'autres témoignages importants qui viennent de contrecarrer les fausses situations auxquelles il a été soumis».

◆ **L'amitié de Panaït Istrati avec les écrivains roumains de Moldavie**

a été évoquée dans un article paru dans la revue «Manuscriptum», numéro 2 (39) / 1980 et qui reconstitue, avec des dates inédites, la vie de l'écrivain dans son pays natal : «Accueilli avec hostilité non seulement de la part des autorités et de quelques écrivains et hommes de culture qui l'attaquaient avec véhémence, — il a trouvé un mot sincère, une juste appréciation et une chaude amitié» dans le milieu des écrivains moldaves. Parmi eux, le grand prosateur Mikhaïl Sadoveanu a pris position nette contre les calomnies et les persécutions dans la presse de ce temps-là. Accompagné par son «frère Mikhaïl», Istrati a connu la beauté du paysage des Carpathes moldaves, aimé fraternellement dans le cercle d'écrivains du mensuel «La Vie Roumaine». Parmi eux : Dr. I.I. Mironescu, Desmothène Botez et Georges Toparceanu.

Tous les déplacements de Panaït Istrati, en Moldavie, ont été surveillés par la Police secrète locale. Il était accusé de «propagande subversive» et pourchassé. Preuve : le rapport de la Police de Jassy (ancienne capitale de la Moldavie), daté le 29 novembre 1930 et publié dans la revue «Manuscriptum» : «Nous avons l'honneur de vous rapporter, comme suite au filage de l'activité de Panaït Istrati, arrivé dans notre localité : il a été hébergé chez monsieur le député prof. Mironescu, rue Albinetz, qui l'a invité. Il a eu nombreuses rencontres avec Toparceanu et Sadoveanu, à son vignoble de Copou».

◆ «La Roumanie littéraire», du 19 février, annonce comme un événement de l'édition, la réédition de **Kyra Kyralina**, dans la collection «Folio» (Gallimard). On reproduit, à cette occasion, le texte paru dans l'«Express» concernant cette réédition.

◆ «La Roumanie littéraire», du 26 février 1981, annonce que dans le village Baldovinești, du département de Braïla, a eu lieu un «**Médail-
lon Panaït Istrati**». On a évoqué la vie et l'œuvre de l'écrivain. A cette occasion, a été présenté le film «**Pour avoir aimé la terre**», réalisé par le Ciné-Club de la Maison de la Culture de Braïla.

◆ Eléni N. Kazantzaki : **Le Dissident** vient de paraître, en traduction roumaine (Polixénie Karambi), édité par la maison d'éditions «Univers». L'ouvrage est traduit d'après l'édition grecque.

◆ Valter Roman : **Évocations**, Bucarest, la maison d'éditions «Eminescu», 1980.

Parmi les écrivains évoqués, se trouve **Ernst Hemingway** (pp. 128-138), rencontré par l'auteur pendant la guerre de Franco contre l'Espagne républicaine. On reproduit entre autres les opinions de l'écrivain américain sur le «cas» Istrati.

◆ Un très bel article, intitulé **Panaït Istrati, pèlerin dans le royaume du cœur universel** vient de paraître dans la «Revue du culte mosaïque» (n° 477 du 15 février 1981), signé par **Evelyne Fonea**.

◆ Panaït Istrati : **Comment je suis devenu écrivain**, montage de textes autobiographiques, choisis, traduits et annotés par **Alexandre Talex**, vient de paraître à Bucarest, édité par la maison d'éditions «L'Écriture Roumaine» (540 pages).

L'ouvrage contient au chapitre «Addenda» : une anthologie «L'homme et l'œuvre jugés par ses contemporains et la postérité» et la «Bibliographie de l'œuvre de Panaït Istrati», y compris son activité de presse et diverses manifestations (meetings, conférences, etc.). La bibliographie est complétée avec des références (livres, articles, etc.) sur l'écrivain et l'œuvre de Panaït Istrati.

◆ Geo Serban : **La tentation de l'histoire**, Bucarest, la maison d'éditions scientifique et pédagogique, 1980. Dans le chapitre «La pathétique danoise», l'auteur évoque l'amitié de Georg Brandès avec Panaït Istrati (pp. 163-166).



DOCUMENTATION DISPONIBLE

Panaït Istrati : Lettres à Frédéric Lefèvre — 10 frs franco.

Dr N.N. Matheescu : Panaït Istrati et le Mouvement ouvrier — 10 frs

Monique Jutrin-Klener : Panaït Istrati un chardon déraciné — 30 frs

Panaït Istrati : Lettres au Dr Gillard — 10 frs

Panaït Istrati : Les Arts et l'Humanité d'aujourd'hui — 20 frs

Alexandre Talex : Chronologie détaillée de la Vie de P. Istrati — 20 frs

Panaït Istrati : Lettres à José Jehouda — 10 frs

Panaït Istrati : Lettres à Georges Ionesco — 20 frs

Daniel Lerault : Correspondance Jean-Richard Bloch et Panaït Istrati — 20 frs

Panaït Istrati : Les Chardons du Baragan (Édition Paul Costella) — 20 frs

Panaït Istrati : Vers l'autre flamme (10/18) — 20 frs



BARBU ALEXANDRE EMANDI

L'humour des contes istratiens

Sans doute un grand nombre de ceux qui ont parcouru l'œuvre de l'illustre conteur et de ceux qui aiment son écriture seraient surpris par le sujet que nous tâchons d'aborder. Un jour que je déclarais à l'un de mes amis l'intention d'étudier l'humour chez Panaït Istrati, il me demanda si je blaguais. En vérité, le but, la substance et surtout les dénouements de ses récits sont des plus sombres et dramatiques. Néanmoins, les narrations sont assez souvent pigmentées d'anecdotes, de boutades, d'allusions humoristiques et satiriques et de toute sorte de mots d'esprit, dont l'ensemble, au lieu de diluer le drame, le rend - par le jeu des contrastes - plus impressionnant. D'ailleurs, l'humour a été l'apanage des grands esprits et - si cela ne dérange pas trop les conformistes - j'ose soutenir que chez Istrati, le penchant comique était tellement manifeste, qu'il ne réussissait presque jamais à l'étouffer, même quand il était superflu.

Dans les contes les plus mouvementés, marqués d'un accent grave ou tragique, une espèce de diabolin tâche de se fourrer dedans pour faire une culbute, et la nique.

Selon les témoignages de ceux qui l'ont connu, c'est de cette manière que Panaït Istrati se comportait lui-même dans les circonstances dramatiques de son existence. Dans l'avant-propos de *Kyra Kyralina*, Romain Rolland avouait qu'en l'état désespéré où il s'est tranché la gorge, Istrati lui avait écrit une lettre dans laquelle il racontait deux aventures drôles de sa vie passée.

Je me souviens aussi que cinq mois avant son entrée dans l'ombre éternelle, quoiqu'il fût presque complètement abîmé par la maladie, nous eûmes un assez gai entretien. C'était une preuve manifeste que le grand écrivain défiait toute épreuve, étant prêt d'accueillir la mort un sourire sur les lèvres. Je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait point d'un état passager, mais de la nature même de son esprit. Il y a encore un petit monde de ceux qui l'aiment, parmi lesquels Madame Margareta Istrati, la veuve de l'écrivain, qui peuvent confirmer l'inébranlable bonne humeur de l'homme, son penchant à la boutade à tout propos.

Dès le début, dans le préambule de *Kyra Kyralina*, Istrati faisait semblant de ne pas prendre au sérieux sa vocation littéraire :

«... Je ne suis pas un écrivain de métier et je ne le serai jamais. Le hasard a voulu que je sois péché à la ligne, dans les eaux profondes de l'océan social, par le pêcheur d'hommes de Villeneuve...»

Sous la forme d'un aveu d'extrême modestie, Istrati réussit à faire une épigramme à son insu ! S'il avait écrit en vers, il aurait fait peut-être ce quatrain :

Vous m'appréciez en vain...

Je ne suis pas écrivain,

Seulement un nageur gaucher

Que Rolland avait pêché.

On trouve beaucoup d'autres exemples d'autoironie dans les contes d'Istrati, comme le suivant : *«... J'allai droit devant moi, comme le cheval sourd : considérant la maison comme ma propriété future. Je m'aperçus que le gravier de la terrasse laissait s'égoutter l'eau des pluies dans les chambres. Alors, suivant l'exemple des Libanais, je grimpai sur le toit avec le rouleau compresseur et au milieu de l'hilarité débordante des habitants je m'éreintai à courir en long et en large sur la terrasse, traînant derrière moi le lourd cylindre qui me heurtait les talons et me faisait tomber sur le nez...»* 1

La vision lucide-ironique de l'auteur suit de près les personnages en leur jouant des tours dans n'importe quelle circonstance et en prêtant aux plus sérieuses situations une façade risible. Je me trouve dans un vrai embarras du choix, en voulant citer un fragment édificateur, puisqu'il y en a d'innombrables de la sorte :

«... Soudain, Moussa s'en prit aux passants arabes qui, nous croisant ou nous suivant, nous regardaient et riaient comme des diables.

Qu'est-ce qu'ils ont à tant rigoler ?

C'est parce que nous parlons trop fort une langue qui les intrigue, dis-je.

Pas du tout ! fit-il. Ils se payent ma tête parce que j'ai un trou au fond de mon pantalon !

En effet, il en avait un bien gros, qu'il tâta sans cesse de ses deux mains, ce qui attirait l'attention des gens...» 2

L'ironie istratienne contient une large échelle de nuances qui vont de l'allusion subtile et raffinée jusqu'à celle mordante, sarcastique, cynique et amère.

«... Les deux garçons se lancèrent dans la contrebande, et ma mère, encore très jeune, était prête à les suivre, quand le brave Turc (n.n. le père) se décida promptement à la marier à un homme sévère et sans cœur, mon père, qui s'amouracha d'elle, «probablement - disait ma mère - dans un moment où le Seigneur se curait le nez» » 3.

Voici aussi un échantillon d'ironie cynique (d'un forgeron) :

C'est ça «le petit aigle» de notre maître ? Ha ! Ha ! Il a l'air de se croire encore sur le faite des chènes ! On va lui couper un peu les serres ! Allons, «petit ours», prends ce marteau et frappe ici, sur ce fer rouge, mais frappe fort !

Je frappais sur le fer rouge qu'il tenait avec les pinces.

Oh, plus fort que ça et penche-toi bien sur l'enclume !



Les hommes de la forge riaient (...) mais voilà que brusquement, le tizgane retire son fer, son marteau rencontre l'enclume nue, saute en l'air comme repoussé par un ressort et vient me heurter rudement au front, où une bosse se lève aussitôt. Des rires cyniques éclatèrent autour de moi. Le tzigane ricana : C'est comme ça qu'on apprend le métier ! » 4.

On peut remarquer aussi dans les contes d'Adrien Zograffi des réflexions amères dont «l'éternel ami», Mikhaïl, faisait surtout usage :

«... C'est écrit : la misère et la douleur rendent l'homme sincère. (...) Eh bien, il n'y a qu'une seule sonde qui sache renouveler le débit de nos sources de joie, c'est la souffrance...» 5.

L'un des personnages les plus réussis du point de vue littéraire c'est Stavro, le marchand forain, appelé «le limonadier». Il est un blagueur pour tout le monde : il se livre à des parades de langage et de gestes qui amusent les gens.

«... Là, il devenait tapageur, frivole, blagueur, lançait des qualificatifs plaisants et, parfois, se permettait de donner une tape amicale sur le bonnet d'un paysan. Après, en demandant un litre de vin pour le patron, il priait poliment ce dernier de lui passer sa tabatière, roulait sa cigarette, et, sérieux comme un pape, commençait en guise de remerciement, à envoyer l'instrument par terre...» 6.

D'après la classification de Northrop Frye, le personnage Stavro - qui est au fond un mélange de dupeur et rustre farceur - représente, dans la comédie classique, le type «bomolochos» 7.

Adrien, qui s'amusait copieusement, au commencement, des railleries et des duperies de Stavro, change tout à fait d'attitude lorsqu'il s'aperçoit que son vieil ami pousse un peu trop loin ses gestes malhonnêtes. Sans doute, l'auteur veilla-t-il à ce qu'Adrien (qui est son alter ego) ne soit pas impliqué dans les supercheries de son compagnon. C'est toujours au nom de la morale, de son indéniable bon sens, que Istrati fait la critique - bien entendu d'une façon indirecte - de manifestations et d'opinions détestables. En dépit de la vie de vagabond, qu'il avait tant aimée, le grand conteur ne laissait passer aucune occasion de blâmer la grossièreté de quelques fainéants et même des haïdoucs. Des récits de Jérémie ressort le dégoûtant épicurisme de Cosma et de ses balourds compagnons :

«... Nous avons un seul devoir, qui est celui de nous porter bien, et pour nous porter bien, nous devons faire trois bonnes choses c'est-à-dire : bien manger, bien boire et bien péter ! Commentons par manger et boire. Nous péterons ensuite sous la tente ! De gros éclats de rire furent la réponse à ce discours. (...) Des visages disparaissaient entièrement dans les trous des cofas* et s'y attardaient jusqu'à ce qu'on vit les cous se gonfler et devenir bleus. Alors, le buveur n'avait qu'une pensée : reprocher à Dieu que le souffle de l'homme fût si court et la place dans son ventre si mesurée...»

Le moine, qui participait à la ripaille, afficha hardiment son opinion :

«... Oui, Cosma... Je veux boire à ta santé d'abord, à celle de tous les présents ensuite, et je demande de faire partie de ta troupe de haïdoucs. Mais, permets-mois de te le dire : tes paroles de tout à l'heure m'ont un peu déçu (...) Et puis, cette offense infligée à l'homme, qui, après toi, n'a que le devoir de manger, boire et péter ! Devoir de cochon !...» 8.

Le comique trivial que nous venons d'analyser s'apparente au comique bouffe :

«... Après la digestion, il me monta en selle, arrangea les étriers à ma mesure, et au moment de donner le départ, il enfonça un piment dans le cul du cheval. Piqué, l'animal s'élança comme une flèche et sûrement qu'il pensait au taon, pendant que je pensais à gagner ma pipe et mon fusil des années suivantes» 9. Dans le milieu faubourien, de misère et d'analphabétisme, où le petit Panaït se cognait à la vie et trimait pour gagner son morceau de pain, les commérages lui restèrent comme un désagréable souvenir, mais n'était pas dépourvu de quelque humour :

«... Aussitôt les commères colportèrent que la nouvelle logeuse avait vécu avec un Grec et que son enfant était donc un Catzaone. Et les petits chenapans de faire chorus avec leurs parents et de chanter à Adrien dès qu'ils l'aperçurent :

Grec, Grec, parpalèque,

Tourne ton derrière que je te frotte ! 10

Pour un pauvre gamin orphelin aussi bien que pour une jeune fille innocente et sans défense il y avait beaucoup de dangers et de guet-apens dans un grand port danubien comme Braila de cette époque. Au milieu d'une populace cosmopolite où les mœurs étaient un insolite mélange de vices et de vertus, d'instincts criminels et de candeur, de dévotion et de supercherie, de naïveté et de brigandage, il fallait un parfait blindage moral pour pouvoir s'en tirer sain et sauf.

Quand une belle jeune fille entre dans sa boutique, le vieux pâtissier Kir Nicola à l'air bonhomme, fait la remarque finassière :

«Ma pauvrete... Ma belle enfant... Ne sois pas l'esclave d'une envie. Avec un autre que moi, ce bout de gâteau aurait bien pu te coûter ton pucelage !» 11.

(n.n. Léléa Zinca à propos de Kir Nicola :)

(...) «Voyez comme il est heureux ! Je mettrai ma main au feu qu'il vient de peloter les nichons d'une garce pour deux sous de platchynta !» 12.

Nous devons observer que les propos indécents et les allusions grivoises ne sont pas seulement le langage des faubouriens, mais aussi celui des haïdoucs, comme Cosma :

«Cosma se leva le lendemain, méchant comme la gale, et cria de devant sa tente : Si nous conti-



nuons de ce train-là, il nous faudra, d'ici peu, une demi-douzaine de sage-femmes. Allons ! Que les femelles s'en aillent pondre chez leurs mères !... 13.

Assez souvent la réplique plaisante d'un personnage cache l'humour amer, comme dans le dialogue d'entre Mikhaïl et l'enfant grec :

— *Is-tu, Mikhaïl, qui est le nouveau ?*

— *Non.*

— *C'est Hristodoulos, dont je t'ai parlé, le fils de la pauvre Caliopi que son mari bat tous les soirs. (...) Cependant hier soir papa est rentré si saoul qu'il n'a pas pu battre maman, mais il a brisé la lampe à pétrole et nous avons failli brûler.*

— *C'est un progrès ! dit Mikhaïl, regardant avec des yeux tristes...» 14.*

L'humour est un remède souverain contre les chagrins et les embarras des héros de Panaït Istrati. Ils font bonne mine à mauvais jeu. Le rire est un contrepoids de l'esprit qui rétablit la tranquillité ébranlée par une cause quelconque :

«... Souvent, dans leur course à plaire aux femmes dans leur bavardage insensé, les invités se rendaient ridicules. C'est ainsi qu'un soir, un d'eux, voulant complimenter ma mère, dit que «les vieilles poules font la bonne soupe». La pauvre femme, vexée, lui lança l'éventail à la tête, et pleura. Un autre invité se leva en colère, donna une tiffa* au maladroît et lui cracha au visage. Ils se prirent par le collet, chambardèrent la maison, renversèrent les narguilés. Cela nous fit rire aux larmes...» 15.

Nous sommes entièrement d'accord avec la théorie du comique selon laquelle il y a des formes de rire engendrées par un sentiment d'insécurité, d'épouvante, d'effroi.

Voici un cas de «fausse alerte» dont la suite est convaincante : (Des récits de Stavro)

«... Tout cela me mettait en rage, car j'aimais Kyrá bien plus que ma mère... Je l'adorais et ne supportais aucune caresse qui vint d'un autre que moi. Je me rappelle qu'un soir, pour mettre le comble à ma jalousie, le nœud de sa sandale s'étant défait pendant la danse, elle alla poser son pied sur les genoux d'un moussafir* et lui demanda de le rattacher. (...) Alors, furieux, perdant la tête, je criais : «Le père ! Sauvez-vous !» En un clin d'œil, les deux moussafirs enjambèrent les fenêtres et disparurent dans le noir, roulant sur la pente du ravin. (...) Cette scène fut si amusante que moi, la colère passée, je fus saisi d'un accès de rire. (...) Ma mère crut que j'étais vraiment fou de peur à cause de l'arrivée du père ; les pauvres femmes percèrent l'air de leurs cris épouvantés, oublièrent le père, le diable, et je jetèrent sur moi, désespérées. «Il n'y a pas de père !» pus-je enfin répondre. (...) La joie les fit maintenant crier bien plus haut...» 16.

Quoiqu'il ne s'agisse pas de textes dramatiques, les contes istratiens abondent en véritables «scènes» comiques et tragi-comiques. Dans «Oncle Anghel», malgré la trame et la fin atroces, plus atroces encore que celles des romans du naturaliste Zola sur l'extrême décrépitude humaine, Istrati fut tenté d'introduire des procédés qui tiennent du comique :

«... Dimi considéra stupéfait son neveu (Adrien) : Quand je te dis qu'il (Anghel) depuis trois ans au lit, et qu'il est rongé vivant par les vers (...), il n'est plus qu'un squelette (...). Il est pire que Job. (...) Anghel, cloué sur son grabat, et le corps ne formant plus qu'une plaie insensible, à besoin qu'on lui serve son petit verre d'eau-de-vie tous les quarts d'heure. Il ne peut plus soulever la bouteille (...). Et bien, il s'est muni tout simplement d'un sifflet pareil à celui de nos gendarmes, et quand le besoin le prend, il se met à siffler. Dehors, le gamin est exact comme l'horloge : quand le moment arrive, il vient s'amuser près de la fenêtre ouverte, l'oreille tendue au sifflet...» 17.

On découvre avec surprise que le problème du tragi-comique préoccupait Istrati, non seulement sous l'angle de la création littéraire proprement dite, mais aussi sous celui de la théorie, comme il nous informe, indirectement, par la voix d'un personnage :

«... La Grèce est riche en «capitaines» et pauvre en blé. Sur les quais du Pirée, les «capitaines» sans navires grignotent un hareng saur ou une lutue et se contentent du commandement d'une barque, ce qui ne les empêche pas d'avoir du cœur et de raconter des exploits imaginaires que personne n'écoute. Je les ai écoutés moi. Et j'ai vu que de toutes les misères qui peuplent l'âme humaine, nulle part le tragique n'est plus cruel que là où il se mêle de ridicule. Le ridicule est un champignon vénéneux qui continue de pousser à la racine de l'arbre que la foudre vient de déchiquter...» 18.

On peut aisément se rendre compte d'où vient cette assertion apodictique sur le «ridicule», quand on songe à la vie pleine d'expériences amères menée par Panaït Istrati (Donc son alter ego Adrien Zograffi) depuis sa plus tendre enfance. Néanmoins, grâce à son âme foncièrement optimiste, il s'évertuait à faire bonne mine à mauvais jeu :

«... Domenico, déséquilibré, comme tout vagabond «de race», menait une vie de fou, se moquant de l'économie et ne pensant guère au lendemain. (...) Riant de toutes ses belles dents, il me montra deux livres sterling :

— *Allons ! au diable les poux et ton badigeonnage*... Viens avec moi à Athènes. Nous ferons un numéro, composé de nous deux et nous gagnerons de l'or. (...) Tu feras le «boxeur» amateur. Moi, le «professionnel». J'accepterai ton défi, je te casserai un peu la figure et le public rigolera, car le public vient au spectacle avec le rire tout prêt dans le ventre. (...) Et tu fais très bien pour cette rigolade, maigriot, chétif, pauvre bonhomme. Tu prendras des grains de haricot secs dans la bouche et cracheras tes fausses dents à terre.*

Les fausses dents ? Ma foi, j'ai failli cracher les vraies !...» 19.



Adrien et Moussa, vagabondant au Liban, «comme deux chiens décidés à dénicher quelque part un os à ronger», se sont prêtés à des manigances plus ridicules encore :

«... Moussa, qui est plus riche d'idées que moi, s'arrête et dit :

– Ça y est ! Aujourd'hui je ne veux plus chercher du travail, je veux mendier ! Suis-moi !

– Mendier à Ghazir ?

– Non, pas à Ghazir : nous irons chez l'émir de Malmetail ! C'est un seigneur musulman, je lui parlerai turc.

– Les seigneurs ne reçoivent pas les mendiants.

– Nous ne nous présenterons pas comme tels. Néanmoins, arrange-toi pour que ton salamalec* soit aussi beau que le mien, car j'entrerai le premier et j'en ferai un magnifique.

– Montre-moi ça. (...)

– Hé, Adrien ? Combien crois-tu que ça vaut un tel salamalec ?

– Je ne sais pas ce qu'il vaut, fis-je vraiment navré, mais je sais qu'il me sera impossible de l'exécuter, même maladroitement. Il est trop compliqué !

– Ça se peut : tu le feras le tien, non pas face à l'émir, mais face à mon derrière pendant que j'exécute celui que tu viens de voir et qui peut-être nous sauvera de la misère !

(...) Il (n.n. Moussa) entame son copieux salamalec, le développe en l'enrichissant de grâces nouvelles et le termine en se précipitant aux pieds de l'émir et en baisant le bas de sa robe ; cependant que moi je reste là, étourdi, mon salamalec raté et me figeant dans une attitude qui n'est ni trop humble, ni trop digne, mais probablement assez pitoyable pour augmenter le tragi-comique de notre situation...» 20.

L'humour d'Istrati revêt des formes d'une diversité étonnante qui démontrent, hormis sa structure spirituelle, d'exceptionnels moyens artistiques. Par exemple, le portrait d'un personnage paraît l'œuvre d'un maître caricaturiste des plus savoureux :

«... C'était un géant, maigre comme une planche. Sa figure, également, n'avait pas sa pareille dans toute la ville : allongé en ellipse, le crâne chauve et pointu en forme d'œuf, une aubergine à la place du nez, deux lèvres qui devenaient quatre au moindre sourire, un menton comme une tomate, dont la faussette donnait du trac au barbier, et des oreilles si pendantes qu'elles attestaient, disait-il «l'origine de sa race». Et cependant, jamais homme laid ne fut plus sympathique que Meister Petrak, non seulement parce qu'il riait avec des yeux qui exprimaient toute la joie de son cœur foncièrement bon, mais ses colères mêmes, devenues proverbiales, contribuaient à faire de lui l'homme le plus aimé au tchéainik de Procop, où il était la cible de toutes les railleries amicales et inoffensives que lui devait son physique...» 21.

Parfois les hyperboles ne sont que des images-caricatures : (Cosma) «... O, ma pauvre tchobanitza (bergère) ! Tu demandes au chêne de pousser au-dessus du lit ! Tu demandes au tonnerre d'éclater dans une marmite !...» 22.

Ce qu'éveilla dès le commencement l'intérêt pour l'œuvre d'Istrati, en laissant l'impression d'insolite et d'exotique, il n'y a pas seulement les paysages et les gens qui défilent dans ses contes, mais aussi le pittoresque singulier du langage, qui vacille sans cesse entre le ton moqueur et grave, parfois parémiologique. Istrati réussit à dépeindre l'atmosphère spécifique des endroits et des gens de son pays natal et pour que ceux-là soient plus authentiques et pittoresques, il fit parfois appel à quelques vocables, syntagmes et dictons roumains, C'est à remarquer aussi la satire dirigée contre ceux qui sont dépourvus de bon sens et de bonne foi, contre les lâches et les imbéciles, contre les profiteurs et les oppresseurs :

«... sûrement, la bêtise et l'argent doivent être frères jumeaux...», «... je ne m'attardais pas dans cette maison – où tout était vicié par l'égoïsme et la bêtise...» «... un forain risque de se rencontrer avec un autre forain plus souvent qu'un mort avec le pope qui l'a enterré... 23. «... La folie occupe une plus grande place dans l'existence que la sagesse...», «... Mieux vaut un drame de veine qu'un char de sagesse...» 24 «... Quand on ne peut pas embrasser le beau, on embrasse le morveux... 25 «... Un imbécile, qui se disait le chef du harem, mettait tout le beurre sur son pain, coffrait tout l'or et voulait avoir pour lui seul toutes les femmes de la maison. A nous autres, il nous ordonnait de prier Dieu et le priaït lui-même, le diable sait pourquoi...» 26 «... la vie inactive et opulente doit être pour l'esprit plus funeste que l'esclavage : en effet, comme les chevaux, les Albanais de la Garde, eux aussi, dormaient debout, affublés de leurs illiks aux manches larges et fendues de chalvars serrés à la cheville, des pantoufles à pompon, du petit fez blanc ridiculement planté sur une oreille, amas de vêtements carnavalesques chamarrés de broderie, de passementerie, de fils d'or et flanqués de pistolets et de yatagans bons à épouvanter des femmes enceintes. Ces gros fainéants, abrutis par la bonne vie et le sommeil, venaient parfois me visiter à mon travail et me poser la même question sottise :

– Ne te trouves-tu pas mieux ici, que dans ta vie dangereuse de bête traquée ?

Je leur répondais :

– Le chien de garde ne peut pas comprendre la vie du loup...» 27

(Capitaine Mavromati) :

«... En tout cas, tu ne peux avoir, en même temps, femme et bateau : l'un des deux te coule infailliblement !...» 28.



Si tragiques qu'ils soient, les contes istratiens ne peuvent pas se dispenser de l'humour toujours actif et pétillant de l'auteur. A un moment donné, lorsque l'action atteint un point d'extrême tension, une boutade, une anecdote ou une histoire drôlatique fait son apparition inattendue. Et cela – quoi qu'on dise – au bénéfice de l'effet dramatique, dans la majorité des cas. Faute d'espace il nous est impossible de citer «*in extenso*», mais il nous faut quand même présenter quelques échantillons : «... Un misérable cabot, affamé et galeux, rencontra un jour un chien de luxe, gras et propre. (...)

– *Quoi ? fit le cabot, je ne te plais pas ?*

– *Pouah ! s'esclaffa l'autre. Que tu es laid et sale, derrière !*

– *Je te crois, ami, répliqua le galeux. Mais dis-mois : qu'aurai-je de bon et de propre, devant, pour me permettre d'être beau et agréable derrière ? (...) Pourquoi seraient-ils épatants les cabots humains ? Et pourquoi rougiraient-ils des trous de leurs pantalons ?...» 29.*

L'oncle Dimi est un véritable badin qui raconte des histoires amusantes et qui sait répondre d'une façon assez spirituelle aux questions qu'on lui pose. Par exemple, le suivant dialogue Adrien-Dimi vaut plus qu'une anecdote :

– *«Tu couches seul dans le grenier, et ta femme avec les enfants. C'est pas une vie !*

– *Faut bien, mon brave ; autrement, deh, comment te le dire ... Les enfants viennent trop vite.*

– *En voilà une explication ! Et quand tu descends du grenier ?*

– *Alors je vais au marais, couper du roseau...*

– *Et quand tu viens du marais ?*

– *Alors je monte au grenier...*

– *Et tes enfants, d'où viennent-ils ?*

– *C'est Dieu qui les envoie...» 30.*

Voici encore un fragment d'un conte drôlatique :

«... Ce fut le jour qui marqua la fin de leur travail chez le pope. (...) Quoique du «*pope roux*», le paysan roumain se méfie et fasse un nœud à son mouchoir lorsqu'il le rencontre sur sa route, il n'en était pas moins brave pope et brave homme, peut-être un peu trop riche pour une commune si pauvre. La médisance villageoise des maris lui en voulait également parce que, dans cette contrée habitée par une population brune, on voyait de temps en temps apparaître dans certains foyers de petites têtes blondes comme celles des anges, et qui ressemblaient à s'y méprendre aux enfants du prêtre. Les maris étaient furieux et la prêtresse ne l'était pas moins. Mise en demeure, par son époux, d'expliquer ce phénomène, la femme qui mettait au monde «*une pareille honte*» répondait tranquillement :

– *Mon homme, tu sais de nos parents que la femme enceinte est souvent impressionnée par ce qu'elle voit... Cela agit sur le fœtus. Moi, peut-être ai-je regardé avec des yeux trop curieux notre pope, le dimanche à la messe et le premier du mois, lorsqu'il vient pour baptiser le foyer, et... que sais-je ?... Il se peut que je l'ai trop regardé !... 31.*

Tandis que les petites histoires d'un caractère anecdotique que nous venons de citer sont plus ou moins liées à l'action, il y en a d'autres tout à fait indépendantes, comme par exemple celle-ci :

«... Un jour l'archevêque de Bucarest devait se rendre dans une ville où sa présence était nécessaire à une cérémonie officielle. On fit venir la meilleure diligence et Sa Sainteté monta. Mais le surgiu* de la voiture en fut très mécontent, malgré le pourboire alléchant qui l'attendait : c'est que, ainsi que nous savons tous, un surgiu ne peut pas conduire les chevaux sans jurer. (...) Craignant les foudres du grand prélat, le pauvre homme se mordit les lèvres et conduisit tant bien que mal pendant trois heures de chemin, mais, arrivant au passage d'un gué, il arrêta net. (...) L'archevêque recommanda :

«*Criez-leur, mon fils : Hi-hi ! braves chevaux !*» Le surgiu, malin répéta du bout des lèvres :

«*Hi-hi, braves chevaux !*» mais les bêtes ne mordirent pas.

«*Il n'y a pas d'autres moyens que les jurons pour les faire partir ?*», interrogea Sa Sainteté, pendant toute patience.

– *Non, Saint-Père, je vous le dis : les chevaux ne marchent qu'avec de l'avoine et des jurons !*

– *Eh bien, répondit le Métropolitain, jurez alors et je vous absous du péché !*

Le surgiu bondit de son siège, attrapa les rênes, claqua de son interminable fouet et cria d'une voix à effrayer les morts : «*Hi ! hi ! hi !... Sacrées babouches de la Vierge... Toutes les saintes icônes... Les quatorze Evangiles !... Soixante Sacrements... Douze Apôtres et Quarante Martyrs de l'Eglise ! Hi ! hi ! hi !... Braves chevaux, nom de Dieu et du Saint-Esprit !...*»

La diligence vola sue le gué comme une hirondelle. Sur l'autre rive, l'archevêque sortit de nouveau la tête et dit au conducteur, qui le regardait d'un air triomphant : «*C'est épatant comme vos chevaux sont dressés, mais vous manquez d'instruction religieuse : il n'y a pas quatorze Evangiles, mais quatre, et point soixante Sacrements, mais seulement sept.*»

– *Vous avez raison Saint-Père, et je le savais moi aussi : cependant, voyez-vous, quatre et sept sont des chiffres trop brefs pour pouvoir jurer comme il faut ; et alors, nous autres cochers, faisons de notre mieux pour arranger la religion et l'accommoder aux nécessités professionnelles...» 32.*

Une très amusante histoire, dont le titre est «*Oui est l'auteur d'Hamlet ?*» attire l'attention par



les procédés littéraires ingénieux utilisés, quoique le thème ne soit pas inédit. (Il y a des anecdotes ressemblantes : «*Qui a pris Troie ?*» ou «*Qui a fait la Tosca ?*»). C'est une véritable nouvelle humoristique sur la sainte ignorance humaine qui occupe à peu près 23 pages du volume. Nous nous contentons d'en citer un petit fragment :

«... *Quand nous en fûmes à notre second chibouque**, parut le commandant de la cavalerie de Syrie. *Grosse bedaine, martial, moustache «à la Guillaume», ridicule, il vint tout droit à notre table :*

– *Bonjour, Simon-bey ! (n.n. Simon Herdan, ferblantier couvreur) salua-t-il en français.*

Ils se firent des salamalecs, se heurtèrent les ventres ; puis, sans lui permettre de s'asseoir, Herdan l'interrogea à brûle-pourpoint :

– *Ecoute-moi, banabac ! Ce ghiaour (n.n. chrétien) a perdu la tête à cause d'Hamlet : ne sais-tu pas...*

L'officier fit tinter ses éperons :

– *Il a perdu la tête à cause de qui ?*

– *A cause d'Hamlet...*

– *Qui est-ce ?*

– *C'est ce que je voulais te demander.*

– *Quelle profession a-t-il cet Ham...*

Simon me regarda, le visage gonflé de rire. Je criai :

– *Dis à ton colonel Ramolot qu'Hamlet était, de sa profession, «prince de la pensée», et qu'il lui eut été facile de régner sur «une grande étendue de boue», si cette profession ne l'en avait empêché.*

Herdan laissa éclater son rire d'homme sain. Le commandant se mit à rire lui aussi, sans savoir pourquoi. Et pendant que leurs bedaines sursautaient comme deux immenses courges, je ris à mon tour, en dépit d'Hamlet et de toutes les tragédies géniales que certains fous ont laissées en héritage à l'imbécillité humaine...» 33.

Le couple est un sujet dont les situations ridicules sont abordées par l'auteur de Kyra Kyralina à tout propos : Un jeune marié qui, la nuit de noces, est impossible d'accomplir son devoir conjugal, un charlatan qui fait semblant de ne pas s'apercevoir que sa maîtresse exploite ses charmes, un cocu capable de jurer ses grands dieux que sa femme est fidèle... jusqu'à la preuve contraire !

«... *Nous avons donc vers le 15 août cette dame qui trompait son époux pendant que celui-ci dormait, et nous en avons encore une autre qui trompait le sien pendant qu'il jouait au Casino. Les deux familles étaient amies. Les deux maris directeurs de ministère. Les deux femmes avaient pour amants des officiers et pour nid d'amour la chambre de leur bonne. Dieu trouva juste de les punir en même temps. (...)*

– *Qu'est-ce qu'il y a ?*

– *Il y a que nous somme cocus tous les deux !*

– *Elle est sûrement là, dans un de ces trous, mais tu verras si je sais les faire sortir.*

Il cria fort pour la troisième fois :

– *Sylvie ! Sors, ou je mets le feu à toutes ces baraques !*

Alors je compris qu'il avait des informations précises. (...) Les deux lieutenants sortirent dans la cour. Dimitriou (l'un des maris trompés) les considéra de près, les mains derrière le dos, puis :

– *Ça va Messieurs, vous pouvez vous en aller...*

Et il conclut, comme pour lui-même, avec le proverbe populaire :

– *«Avant qu'une chienne n'écarte sa queue, le chien ne s'approche pas d'elle». Ce n'est donc pas votre faute à vous...» 34.*

Il faut tenir compte du fait que les souvenirs d'Adrien se rapportent aux mœurs des premières années du siècle. L'influence de l'ambiance est évidente : la comédie boulevardière (donc l'adultère), les music-halls, l'opérette, étaient à la mode et jouissaient d'un grand succès.

Voici un fragment succinct qui rappelle l'atmosphère d'une scène d'opérette :

«... *Le patron (Pétrak) fit l'épouvanté, sauta en l'air jusqu'au plafond et, levant les bras, clama avec un désespoir qui égaya tous les visages :*

– *O Marichka, Marichka ! Belle fille du pays du «papricash» qui emporte la bouche et rend l'homme amoureux ! O mascotte de tous les barbouilleurs découragés, dites-moi : aimez-vous les peintres ?*

Posant cette question, il bossela son corps comme la cigogne fait son cou. Le nez dans le nez, Marichka répondit joyeusement :

– *Oui, mossi Pétrak, aimé môa les peintres parce qué chanté toujours et bonnes garçonnas, ma travaillent peu !*

– *Bravo Marichka ! hurla meister Pétrak, en enlaçant la servante par la taille et en exécutant une pirouette avec elle...» 35.*



Si l'on se demande pourquoi Istrati a pourvu son œuvre de tant de situations risibles, il n'y a qu'une réponse : pour critiquer la sottise, le vice, l'infamie, l'injustice. Il aimait tant l'homme qu'il préférerait s'en moquer plutôt que de lui infliger une pénitence. La satire n'est presque jamais véhémente ; l'auteur se contente de prendre le rôle d'un témoin qui s'étonne et désapprouve. Au nom de la morale et de la justice, Istrati sermonne quelquefois le coupable, par le truchement d'un autre personnage, ou il applique le procédé du « *trompeur trompé* », utilisé dans la comédie classique. Adrien, son « *alter ego* », exclame dégoûté :

«... Ah, comme je voudrais être puissant et obliger les hommes à être justes !...» 36.

Voilà face à face deux « *maîtres* » en supercherie assités d'Adrien :

«... En trinquant avec Stavro, l'aubergiste lui dit :

– Tu vas bien à la foire de S... ?

L'autre approuva de la tête ; son interlocuteur se mit à plaisanter.

– C'est toujours avec de la saccharine, à la place du sucre, et de l'acide citrique au lieu de citrons, que tu prépares ta limonade ?

Stavro le regarda dans les yeux et continua à mâcher sa bouchée ; puis, il répondit.

– Et toi, espèce de c..., c'est toujours avec de l'alcool et de l'eau de la fontaine, que tu prépares des eaux-de-vie à empoisonner le paysan et à t'arrondir le magot ?

Adrien, étonné, intervint :

– Mais, Stavro, je t'ai vu acheter du sucre et des citrons ; ce n'était pas pour faire de la limonade ?

– Non, mon ami, c'est de la poudre aux yeux des soifards ! répondit Stavro et il ajouta en grec : Tu vois bien encore que je suis malhonnête ! Et ça ce n'est rien, je peux l'être davantage...» 37.

Stavro n'est pas seulement un faquin, mais un cynique. Toutefois, par une paradoxale manifestation psychologique, il tâche de donner des leçons de bon sens. C'est le loup moraliste !

«... Je connaissais depuis peu de temps un forain appelé Trandafir, un tzigane qui prétendait vendre des colliers, mais en réalité courait les dupes qui se laissaient prendre à un jeu à trois cartes qu'on appelle : « *Voici le roi, où est le roi ?* » Pour tout dire, Trandafir était un voyou. (sic) Mais ce voyou m'intéressait. Avec ses colliers enfilés sur le bras, il venait s'appuyer contre mon étalage, fumait sa pipe sans rien dire et crachait jusqu'à ce que, dégoûté, je l'eusse chassé. Alors il se mêlait à la foule en criant : « *Colliers ! colliers !* » Mais ses yeux fouillaient les têtes des paysans propres à devenir les clients de son jeu, et celui qui y entrait sortait les poches vides. Voulant lui faire gagner sa vie plus honnêtement, je lui avais proposé, une fois, de changer de métiers :

– Quoi ? m'a-t-il répondu ; tu veux me faire ton associé ?...» 38.

«... Lorsqu'une mauvaise affaire nous jetait sur la paille, on allait vivement chercher les *ibriks* (verseuses), les pauvres *ibriks* rouillés. Et alors : « *Salep ! Salep ! Voilà les salepdis !* » On se regardait et on riait...» 39. Il ne s'agit pas d'un rire nerveux, d'une décharge physiologique, mais d'un rire sain dont la source est la nature bonne de l'homme même. Les personnages istratiens, même ceux qui sont embourbés dans la misère et la détresse, ont en général ce pouvoir merveilleux de se redresser tout d'un coup, comme si de rien n'était, démontrant une vitalité enviable. L'avers d'une conjoncture malchanceuse trouve assez souvent son revers comique. «... On riait, oui, parce que Barba Yani était un ami incomparable ; mais la cause du désastre c'était toujours moi, l'incomparable gaffeux. Entre maintes autres gaffes, je me souviens d'une qui fut solide...» 40.

La disparition des chevaux (à cause d'Adrien) provoqua pour le moment un désenchantement, mais...

«... Une heure plus tard, titubant dans l'obscurité et tombant dans tous les trous, Barba Yani me criait, en guise de remontrance : « *Tu as voulu honorer notre chance ! Eh bien, marche maintenant à pied, sacré enfant têtue que tu es ! Et pour te consoler, chante-moi « De nouveau tu t'es saoulé... » !* » 40.

Istrati maîtrise si bien sa plume, qu'un éclat de rire dans une situation triste n'est du tout contrariant :

«... Elle (n.n. la lipovanca) marchait courbée, toussotait continuellement et était sujette à de longues heures de tristesse et même de larmes. Pour l'égayer un peu, la faire rire, je lui racontais toutes sortes d'histoires à amuser les simples, car on se rencontrait tous les jours autour des mêmes wagons. Et une fois je la fis si bien rire, qu'elle s'ouvrit le cœur et me conta son histoire, laquelle, comme vous verrez, ne sortait pas d'un cœur qui riait souvent...» 41.

Pour comble, le moribond Anghel fait preuve de vigueur et de bonne humeur pour raconter une anecdote à propos de l'immixtion ambitieuse du diable dans les affaires internes du Créateur. 42.

Cette vitalité merveilleuse, cet optimisme impérissable sont caractéristiques des personnages istratiens, quelles que soient les douleurs ou les malheurs qui les accablent. D'où vient cette sublime vigueur ? Les paroles de Stavro reflètent en quelque sorte la réponse :

«... la terre est belle ?... Mais non, c'est un mensonge ! Toute la beauté vient de notre cœur, tant que ce cœur est plein de joie. Le jour où cette joie s'envole, la terre n'est plus qu'un cimetière...» 43.

Il n'y a le moindre doute que ces opinions appartiennent à l'auteur du conte, c'est-à-dire à Istrati, qui, le 29 juillet 1933, publia dans « *Les Nouvelles Littéraires* », un article dans lequel il se plaignait



de sa grave maladie et, en même temps, des ainsi-dits amis, qui «se refusaient à croire que je ne suis pas riche» (...) «mais quelque chose de plus fort qu'eux les faisaient revenir et tourner de mon lit : ils ne comprenaient pas ma joie...» Sa joie ? C'était le feu inextinguible du cœur qui illuminait la vie et l'œuvre littéraire d'un homme, partout et toujours aux aguets de l'amitié et du bonheur.



- 1 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, huitième édition, pp. 237-238.
* La langue roumaine.
- 2 - Panaït Istrati, Méditerranée (Lever de soleil), Les éditions Rieder, 1934, p. 102.
- 3 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, éditeurs, 8^e édition p. 93.
- 4 - Panaït Istrati, Oncle Anghel, F. Rieder et Cie, éditeurs, XXVI^e édition, pp. 137-138.
- 5 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi, Ed. Gallimard, 1968, pp. 202-203.
- 6 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, éditeurs, VIII^e édition, p. 34.
- 7 - Nrothrop Frye, Anatomy of Criticism, trad. fr. Ed. Gallimard, chapitre Critique Historique.
* Cofa (en roumain) - la seille.
- 8 - Oncle Anghel (Cosma), F. Rieder et Cie, éditeurs, 20^e édition, pp. 220-221.
- 9 - Op. cit., p. 113.
- 10 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Codine), Ed. Gallimard, 1968, p. 90.
- 11 - Idem, pp. 101-102.
- 12 - Ibidem, p. 106. Platchynta (en roumain) sorte de feuilletage.
- 13 - Panaït Istrati, Oncle Anghel (Cosma) F. Rieder et Cie, éditeurs, XXVI^e édition, p. 223.
- 14 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi, Ed. Gallimard, 1968, p. 180.
* Donna une tifla (en roumain) : fit la nique.
- 15 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, éditeurs, VIII^e édition, p. 84.
* Moussafir (en roumain) : visiteur.
- 16 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, éditeurs, VIII^e édition, pp. 86-87.
- 17 - Panaït Istrati, Oncle Anghel, F. Rieder et Cie, éditeurs, XXVI^e édition, pp. 47 et 49.
- 18 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Le pêcheur d'éponges), Ed. Gallimard, 1968, pp. 407-408.
* Allusion au métier d'Adrien.
- 19 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Le pêcheur d'éponges), Ed. Gallimard, 1968, pp. 471-472.
* Formule musulmane de salut.
- 20 - Panaït Istrati, Méditerranée - Lever du Soleil, Editions Rieder, Paris, 1934, pp. 169-171 et 174.
- 21 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Mikhaïl), Ed. Gallimard, 1968, p. 208.
- 22 - Panaït Istrati, Oncle Anghel, F. Rieder et Cie, éditeurs, 26^e édition, p. 121.
- 23 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, 8^e édition, pp. 50-52.
- 24 - Panaït Istrati, Oncle Anghel (Cosma), F. Rieder et Cie, éditeurs, 26^e édition, pp. 208-209.
- 25 - Idem, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Bakâr), Ed. Gallimard, Paris, 1968, p. 417.
- 26 - Ibidem, Oncle Anghel, op. cit., p. 116.
- 27 - Panaït Istrati, op. cit. p. 140.
- 28 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Mes départs), Ed. Gallimard, 1968, p. 413.
- 29 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Le pêcheur d'éponges), Ed. Gallimard, 1968, p. 413.
- 30 - Panaït Istrati, Oncle Anghel, F. Rieder et Cie, éditeurs, 26^e édition, p. 8.
- 31 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Mikhaïl) Ed. Gallimard, 1968, pp. 284-285.
* Conducteur de diligence.
- 32 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, éditeurs, 8^e édition, 1924, pp. 59-61.
* Pipe à très long tuyau et à fourneau ciselé.
- 33 - Panaït Istrati, Méditerranée - Coucher du soleil - Editions Rieder, 1924, pp. 59-61.
- 34 - Op. cit. pp. 133, 134, 136, 138.
- 34 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Mikhaïl), Ed. Gallimard, 1968, p. 211.
- 36 - Panaït Istrati, Méditerranée, Les éditions Rieder, 1924, p. 17.
- 37 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, éditeurs, 8^e édition, 1924, pp. 36-37.
- 38 - Op. cit., p. 52.
- 39 - Op. cit., p. 228.
- 40 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, F. Rieder et Cie, éditeurs, 8^e édition, 1924, pp. 228-230.
- 41 - Panaït Istrati, La jeunesse d'Adrien Zograffi (Mikhaïl), Ed. Gallimard, 1968, pp. 271-272.
- 42 - Panaït Istrati, Oncle Anghel, F. Rieder et Cie, éditeurs, 26^e édition, pp. 86-87.
- 43 - Panaït Istrati, Kyra Kyralina, op. cit., p. 240.



 Aidez-nous !
 Abonnez-vous vite !
 4 numéros annuels : 40 f

C.C.P. Les Amis de P.I.
 30 122 94 - La Source



A PARAÎTRE
 DANS NOS PROCHAINS NUMÉROS

- | | |
|------------------------|--|
| Pierre Accard | : P. Istrati et les Écrivains russes |
| Pascale Loiseau | : La première rencontre de P. Istrati avec R. Rolland |
| Alexandre Talex | : Les derniers jours de P. Istrati |
| Reine Vasilescu | : L'enfant de la révolte chez P. Istrati |
| P. Istrati | : Lettres à Georges Ionesco |
| Henri Barbusse | : Panaït Istrati est des nôtres (1928) |
| Marcel Mermoz | : De l'amitié à la haine (Henri Barbusse et P. Istrati) |
| P. Istrati | : Les 8 articles de «Lupta» sur le drame de Lupeni (1929)
(Traduction Hélène Guillermond) |
| P. Istrati | : Les articles de la «Croisade du Roumanisme» (1934)
(Traduction Ion Capatana) |
| Alexandre Talex | : Activité de P. Istrati dans la Presse Roumaine (1929-1935) |
| P. Istrati | : Deux accidents (inédit) |
| Mels De Jong | : Correspondance de P. Istrati avec mon père |
| Jacques Mesnil | : Grandeur de P. Istrati |
| D. Seidmann | : Panaït Istrati et les Juifs |
| Dr. Al. Opréa | : Jean-Jacques Rousseau et Panaït Istrati |
| Marcel Mermoz | : L'amitié entre Panaït Istrati et G. Ionesco |
| Alexandre Talex | : La «cruciada» et Panaït Istrati |
| Marcel Mermoz | : Destin des amitiés littéraires de P. Istrati |
| Sanda Gellesco | : Panaït Istrati et les mots |
| Reine Vasilescu | : L'aventurier dans les œuvres de Blaise Cendrars et P. Istrati |
| Jean Hormière | : Panaït Istrati et Jack Keronac |
| Marcel Mermoz | : Les révoltes populaires chez P. Istrati et Yachar Kermal |
| Sarah Safir Lichnesvki | : Panaït Istrati autodidacte |
| Marcel Mermoz | : L'attachement de la Roumanie au plus prestigieux de ses fils |

Directeur de la Publication

Marcel MERMOZ
 Cité Horlogère
 42, rue du Dr-Santy
 28000 VALENCE T61.43.29.92